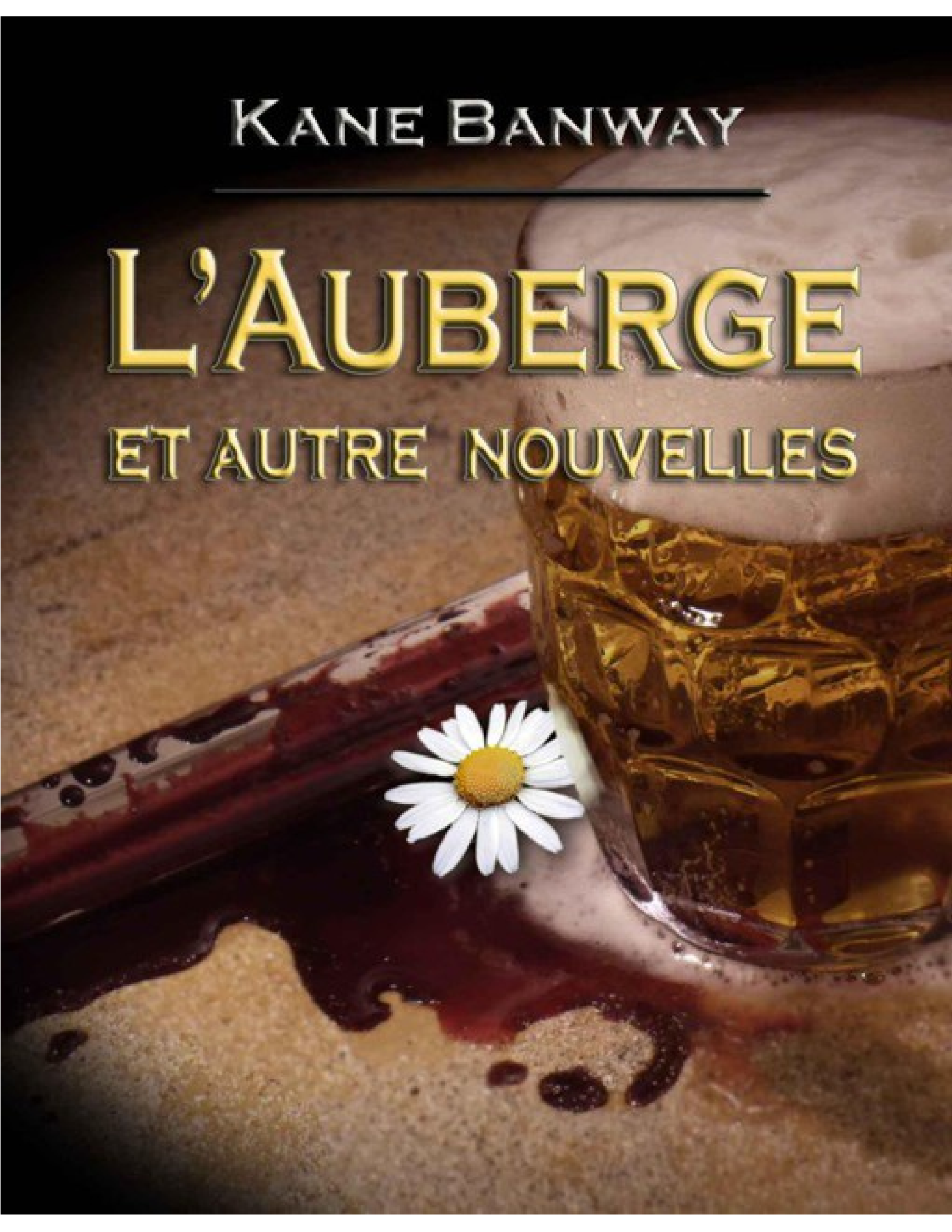


KANE BANWAY

---

# L'AUBERGE

## ET AUTRE NOUVELLES



*Pour Nael et Sophie, mes deux premiers lecteurs, merci à vous deux...*

# L'Auberge

## 1. Éclairage

Varrik grimpa sur l'escabeau, positionna le clou et donna deux coups adroitement placés. Concentré, il n'entendit pas venir le petit bonhomme au regard chafouin se glisser sous ses pieds. Quand sa voix stridente retentit, le troisième coup de marteau atterrit directement sur l'index droit de Varrik. Il s'immobilisa, serra les dents et ferma les yeux un instant.

- Hey Varrik ! tu rouvres l'oh-berge ? Il était temps qu'est-ce qu'tu f'sah ?

- Crénom Daniel, tu recommences à parler le patois du coin. Et je t'ai déjà dit de ne jamais débarquer comme ça. Je me suis fait mal.

Le petit bonhomme eut l'air vexé. Varrik hésita à donner le troisième coup de marteau, puis renonça. Daniel était capable de lui tuer un autre doigt avec sa voix stridente. Il descendit lentement de l'escabeau, vérifia que son enseigne était bien droite, ce qu'elle n'était pas. Il haussa les épaules : tant que cela ne tuait personne... Daniel leva le nez et plissa les paupières en lisant à voix haute.

- Le Poh-ney flinguant ? tenta-t-il.

- Le Poney Fringuant, Daniel, corrigea Varrik. Fringuant. Avec un R.

- Je coh-naï une oh-tre oh-berge qui ah ! le même nom... commença Daniel

- Ton accent Daniel, ton accent. Je ne comprends pas un foutre mot à ton baratin.

- Je disais...

- Pas grave Daniel, j'ouvre ce soir, je te verrais sans doute là.

Varrik poussa la porte, entra dans la salle principale encore plongée dans la pénombre, et referma derechef le battant de bois derrière lui. Daniel était gentil, mais dix minutes de discussion avec lui et il donnait l'effet d'un troll s'essuyant les pieds sur votre boîte crânienne.

Il fit trois pas vers le comptoir et buta dans un objet métallique qui s'était sciemment mis sur son chemin. Il grommela une injure bien sentie à l'égard des dieux et leur humour décrépi. Puis il se pencha et ramassa l'objet. Une épée, finement décorée de veinure d'argent. Elle brilla immédiatement dès qu'elle fut dans sa main. Une belle et franche lumière blanche.

- Tu es qui toi ? demanda Varrik à l'épée.

- Un Messenger du Destin ! répondit l'objet sur un ton enjoué. Répondez à l'appel de l'aventure et saisissez-moi !

- Et mourir dans un fossé ou terminer dans l'assiette d'un troll ? Quel intérêt ?

- J'éclairerai votre chemin, et vous protégerais du danger ! Aussi ténébreuse que soit la bataille, je serais là pour vous éclairer ! N'avez-vous pas reçu les autres Messagères du Destin avant moi ? Est-ce la raison de leurs non-retours ?

- Hmm, sûrement un truc du genre. C'est vrai que tu fais une jolie lumière, tu le savais ?

L'épée mit un instant avant de répondre.

- Heu oui...

- Et tu éclaires même si tu n'es pas tenue en main ?

- Bien sûr, si vous l'ordonnez. Mais il faut que vous acceptiez de venir marcher sur le chemin que la destinée a placé devant vous ! Je ferais selon vos ordres, à la condition sans restriction d'accepter l'aventure ! C'est un contrat d'honneur...

- Ok, j'accepte. Brille plus fort pour voir.

L'épée s'exécuta et dégagea une forte luminosité. Dévoilant une salle poussiéreuse, des tables renversées contre les murs. Elle effraya aussi des populations entières d'araignées.

- Ouch...Moins fort, tu veux que je sois aveugle ou quoi ? Encore un peu moins fort. Là, c'est parfait. Et maintenant, je te mets là et tu la boucles.

D'un geste rapide et précis, Varrik lança l'épée qui se planta sur le mur au-dessus du comptoir. Elle éclaira un fin réseau de craquelure, et l'épaisse couche de crasse. Ainsi que quelques étagères pleines de bouteilles et de verres brisés.

- Mais ce n'est pas ce qui était prévu ! Vous deviez partir à l'aventure ! Avec moi !

- Hmm, raconte ça à tes copines. Ton job maintenant c'est de m'obéir. Mon ordre est simple : je frappe dans mes mains une fois, tu t'allumes. Deux fois, tu t'éteins complètement, bouche comprise. C'est à ta portée ?

- Mais... et l'aventure ?

- J'ai dit que j'acceptais. Je n'ai jamais dit *quand* j'irais. Désolé, tu t'es fait avoir et tu dois respecter ta part du contrat d'honneur.

- Mais... C'EST NUL !!! s'emporta l'épée.

- Non, en fait c'est génial. Encore trois comme toi et je peux ouvrir le premier étage...

- Encore tr... Quoi ? Non ! Mais non ! tu ne peux pas me f...

Varrik frappa deux fois dans ses mains, et le silence fût.

## 2. Erreur de Jeunesse

- Varrik ! il était temps que tu rouvres ton boui-boui ! s'exclama le nouvel arrivant.

Varrik leva le nez du livre qu'il lisait. Il reconnut Elric, un habitué des plans foireux. Pas bien grand, maigre, une tignasse rousse comme le feu sur le haut du crâne et un sourire jovial continuellement accroché de guingois sur son visage : il ne passait pas inaperçu. Il s'installa au comptoir, salua une tablée de connaissances, esquiva Daniel et son patois incompréhensible et étira ses lèvres en un grand sourire niais, tout en fixant Varrik.

- Qu'est-ce que tu étais devenu ? Tu savais que tout le quartier était en deuil quand tu as fermé ? Raconte-moi !

- J'ai voyagé, ici et là. Je remarque que tu ne portes plus l'écusson de ...c'était quoi déjà ?

- Ah ça ? Les Jeunes Aventuriers. Nan. J'ai arrêté. Ils demandaient trop cher toutes les semaines. Tu te rends compte qu'ils réclamaient onze pièces d'or rien que pour avoir le droit de porter cet écusson ? Onze ? Tu réalises ? Et je n'avais pas moins de problèmes à trouver du travail.

- Je réalise surtout de t'avoir fait la même réflexion quand tu m'en as parlé la première fois.

- Oui, oui je savais que tu dirais ça... mais j'étais jeune et naïf, s'exclama Elric avec un éclat de rire légèrement forcé.

Varrik le regarda, ouvrit la bouche, puis la referma : cause perdue.

- Tu prends quelques choses avant de me raconter ta dernière trouvaille ?

- De l'hydromel s'il te plaît ! Tu fais toujours ton vin aux herbes ? Il était vraiment bon, tu sais !

- Oui, j'en ai encore, mais je mettrai le tonneau en perce plus tard dans la soirée.

- En tout cas, c'est bien de revoir cet endroit. Ouvert, avec du bruit et tout... Mais la lumière est bizarre, ce n'est pas des torches que tu utilises, on dirait des épées.

- C'est des épées.

- Ce ne serait pas des épées du Destin ?

- Je suppose.

- Mais cela te donne une tâche à accomplir non ? Ou un artefact à trouver ?

- C'est ce que je suis supposé faire. En effet.

- Et ? Ben tu n'y vas pas ? Je veux dire, si elles t'obéissent pour la lumière c'est que tu as accepté de remplir ton rôle non ?

- J'ai accepté oui. Mais leur offre ne précisait pas de moment pour partir. Je suis juste tenu de le faire. Pas tenu de le faire immédiatement. Donc, en attendant, elles sauvent des vies humaines en remplaçant les habituelles torches et autres lampes à combustible dangereux.

Elric siffla d'admiration.

- Je n'y aurais jamais songé. C'est vraiment malin... Au fait, j'ai croisé Neil en chemin.

- Ah le pauvre bougre est encore en vie ? interrogea Varrik.

Neil était un elfe. Il avait courtsé la fille d'un roi, laissé tomber l'immortalité par amour pour elle, etc. Elle avait fini par crever d'une maladie à la noix, mais pas lui. Depuis, il venait vieillir au bout de son comptoir.

- Oui il s'accroche visiblement. Je ne sais même pas comment il a fait pour survivre sans ton auberge pendant si longtemps.

- Les elfes, même mortels, sont résistants. Je crois que c'est lui qui arrive.

La porte de l'auberge s'ouvrit lentement. Un petit vieillard à l'aspect squelettique s'avança dans

la grande salle. Une tablée le salua avec un éclat de rire. Il répondit d'un geste vague de la main et s'avança lentement vers le comptoir. Sans lever les yeux du sol, il gravit avec difficulté l'unique tabouret du comptoir. Varrik se fit la réflexion qui allait devoir en rajouter d'autres, celui-ci allait sans doute rester occupé jusqu'au dernier souffle du vieil elfe.

- Salut Neil, lança Varrik en lui servant d'office une bière.
- Bonjour Varrik. Il fait bon de retrouver sa place dans ta maison. Elric, bonjour.
- Tu es toujours en forme à ce que je vois. J'en suis heureux.

Varrik en prononçant ces mots ne put s'empêcher de noter l'aspect maigre de son client, les vêtements sales et souillés par de la terre séchée des jours passés. Des traces vertes aussi maculaient ses manches et ses avant-bras.

- Tu es retourné vivre chez les tiens ? demanda Varrik.

- Pas vraiment... la voix de Neil devint chevrotante. J'ai tenté. Oui. Mais ils ne veulent pas de moi. J'ai renoncé à l'immortalité pour une femme, et cela les amuse de se moquer de mon erreur, de mon chagrin.

Elric s'empourpra.

- Je suis désolé de te dire ça Neil, mais ton peuple, c'est vraiment un ramassis d'être stupide et sans cervelle.

Le vieil elfe pencha doucement la tête sur le côté et jeta un œil au rouquin. Un léger sourire s'étira sur ses lèvres parcheminées.

- Non. Il ne faut pas dire cela. Quand tu es immortel, tout te paraît si dérisoire. Peu d'entre nous ressentent comme toi ou Varrik les choses de ce monde. Je comprends leurs moqueries. Ils ont le temps pour les oublier. Moi non. Mais cela, ils ne peuvent le savoir.

Elric se releva et déposa une pièce sur le comptoir.

- Bon, je file, j'ai une chasse au chevalier à organiser !
- Encore un nouveau plan ? demanda Varrik avec méfiance.
- Oui ! mais cette fois, j'ai tout prévu. Et personne ne m'en a parlé, je suis tombé dessus par hasard ! Je vais aller lui botter le train, piquer son magot, et je reviens ici t'acheter toute ta réserve de vin aux herbes !
- Fais attention à toi... tenta vainement Varrik.
- Ça ira ! lança Elric en s'éloignant. À la prochaine Neil, ne pique pas tout mon vin !

Quand la porte se referma sur lui, Neil se tourna doucement vers Varrik.

- Il va encore revenir tout nu, n'est-ce pas ?
- Sûrement.

### 3. Le Dernier Repos

- Bordel mais dégagez moi ça de là ! c'est une table pour boire, pas un étal de boucherie ! hurla Varrik

Le « ça » de Varrik désignait le corps ensanglanté qui gisait sur la table. Visiblement, le blessé était précédemment un être humain, probablement vêtu d'une cotte de maille ou d'un haubert. Dans tous les cas, il s'agissait d'un objet métallique, actuellement enfoncé dans les chairs du concerné, à une profondeur non envisagée par les forgerons. Le type émettait des borborygmes liquides à chaque respiration, et des filets de sang gouttaient sur le sol déjà sale de l'auberge.

Pourtant, la soirée avait bien commencé. Seulement deux giclées de vomi à nettoyer, aucun problème avec les commandes, et aucun fût de bière éventé à l'ouverture. Il avait même retrouvé tous ses clients, y compris un mystérieux étranger qui appréciait une table dans un coin sombre, et se contentait d'y rester jusqu'à la fermeture. La nuit était presque arrivée en son juste milieu, ce moment magique où l'homme hésite avec l'ivrogne qui sommeille en lui.

- Et vous vouliez que je le colle où hein ? beugla un des aventuriers qui s'attelait à tenir les restes de bras de son compagnon.

- J'ai bien une idée d'endroit où vous le coller. Et vu qu'il est en pièce détachée, je pense même possible que ça rentre, grommela Varrik en écartant les chaises pour éviter les éclaboussures.

Une elfe vêtue de blanc et à la silhouette agréable à regarder se démarqua des autres compères.

- Mis à part des amabilités à lancer vous pouvez nous aider ? demanda telle de manière très diplomatique – comprendre par là qu'elle s'avança, décolleté en avant.

Varrik loucha sur les arguments, pas forcément énorme de la demoiselle, mais suffisamment visible pour lui faire acquiescer tout en pestant pour la forme.

- Je vous apporte de l'eau chaude, mais le pauvre bonhomme, l'achever avec des coups de chaise me semble plus charitable.

- Laissez la charité à ceux qui savent la donner, rétorqua l'elfe en se détournant, elle et ses arguments.

Le concerné s'agita sur la table, et une masse spongieuse ressemblant à un boyau tomba au sol. Varrik grogna quelque chose au sujet du nettoyage du parquet.

Quand il revint avec une bassine d'eau chaude, les compagnons du blessé gardaient tous le visage baissé, silencieux. Le pauvre hère avait finalement rendu l'âme.

- La chance lui a enfin souri, déclara solennellement Varrik.

L'elfe lui lança un regard noir, Varrik lui lança une éponge.

- Vous êtes gentils, vous me nettoyez vos cochonneries avant de partir. Et vous me débarrassez la table.

- Vous êtes une odieuse saloperie à forme humaine, s'exclama t-elle.

- Oh oui, sûrement autant que ceux qui l'ont entraîné dans un endroit où il risquait de terminer en

charpie... laissez-moi deviner, vous-même et vos compagnons ?

- Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! s'empourpra l'elfe.

Pourtant, son regard fuyait vers le sol.

- Est-il réellement nécessaire de le savoir pour deviner ? s'amusa Varrik en retournant derrière le comptoir.

- Kelh, Miat, occupez-vous de la table s'il vous plaît, demanda doucement l'elfe à deux de ses compagnons. Et Rob, peux-tu...

Le concerné visiblement plus atteint que les autres, mis un temps avant de réagir, mais finalement il souleva les restes de son camarade et commença à l'évacuer. Bout par bout. Varrik fut sur le point de lui proposer une charrette pour transporter les morceaux, mais s'abstint. L'elfe s'installa au comptoir.

- Vous avez quelque chose de fort qui traîne ?

- J'ai quelque chose qui me sert à nettoyer le parquet après les « accidents ». Ça marche aussi bien et ça possède le même effet récurant chez les êtres vivants.

- Envoyez.

Elle baissa la tête qu'elle prit entre ses mains, repoussant ses cheveux autour de son crâne. Varrik apprécia les traits joliment faits de la demoiselle, avant de lui servir un verre plus ou moins propre de son plus ou moins breuvage.

Elle l'avala d'un trait, grimaça, le reposa et fit signe d'en servir un autre. Varrik, bon prince, accéda à sa requête.

- Oui vous aviez raison, on n'est pas mieux, finit-elle par déclarer.

Du coin de l'œil, Varrik surveillait que le nettoyage se passait convenablement. Quelques-uns des habitués donnaient même un coup de main charitable, ou attendaient de voir s'il y avait une pièce ou deux à gratter. Il crut voir Daniel tenter d'engager la conversation avec l'un des aventuriers, sans grand succès.

- C'était quoi ? Piège ? Sorcier ? Troll ?

- Bien plus bête que cela. On voyageait depuis deux jours, et à quelques heures d'ici Bert, le mort, a fait une chute de cheval. Il devait dormir sur sa selle, ou avoir trop mangé à la dernière halte, je n'en sais fichtre rien. Mais nous étions au triple galop. Escorte, marchandise, délai court, la routine. Le temps de réaliser qu'il avait chuté... les chevaux... on n'a pas pu les arrêter.

- Les canassons sa saute au-dessus des obstacles. Curieux qu'ils lui aient piétiné la cage à boyaux à ce point.

- Charmante image. Oui normalement ils auraient sauté. Mais nous avions masqué les yeux de nos montures, on sortait du Val des Flammes.

- Ouch, oui c'est une mort particulièrement stup... regrettable, tenta Varrik en une pathétique tentative diplomatique.

L'elfe lui jeta un œil, eut un sourire las, et se recula en s'appuyant de ses deux mains sur le comptoir.

- Vous avez une chambre ? Je crois que je vais me reposer ici quelque temps. Je suis fatiguée.

Des semaines que je n'ai pas eu un lit décent.

- J'ai. Mais je demande le paiement d'avance et un dépôt des armes pour la nuit.

- Le paiement, ça ira, mais les armes ? Je ne dors jamais sans ma lame. Vous devinez aisément que mes nuits sont rarement tranquilles si je ne montre pas un dard plus long que celui de ces messieurs.

- Je dors quand vous êtes debout, vous ne craignez rien. Et tant que vous êtes sous mon toit, vous ne risquez rien de la sorte.

- Et de vous, je ne crains rien ? Vous regardez mon décolleté quand vous pensez que je regarde ailleurs, c'est supposé me rassurer ?

- Je regarde ce que je trouve joli à regarder. Et je le fais plus ou moins discrètement par politesse. Pas par peur de me faire gifler. En revanche entre admirer une belle rivière avec des dents et se mettre à poil pour se jeter dedans, il y a un monde différence.

Varrik sortit un livre de sous le comptoir et une clé de métal.

- Premier étage à droite. Frappez une fois dans vos mains pour allumer, deux fois pour éteindre. Votre nom ou pseudonyme ici. Ou une croix si vous ne savez pas écrire.

- Je sais écrire. Je reviens.

Elle s'écarta non sans laisser une bourse de cuir blanc sur le comptoir. Varrik compta, laissa ce qui était en trop et attendit qu'elle revienne. Il entendit quelques effusions provenant de l'extérieur, des larmoiements touchants, particulièrement de la part de certains hommes. Varrik se doutait que sans l'elfe, le groupe allait se bouffer le nez dans trois heures. Et se disperser dans quatre. Mais une cliente qui paye d'avance, et qui en plus présentait bien, il n'allait pas la convaincre de faire demi-tour.

Quand elle revint, sac et selle sur l'épaule, elle déposa sa lame sur le comptoir et attrapa bourse, clé et griffonna son nom. Les clients restants l'observèrent du coin de l'œil. Pour leur défense, à chaque pas sa toge fendue jusqu'à la hanche dévoilait une longue et jolie jambe blanche et fuselée.

L'elfe disparut dans l'escalier avec son barda, les habitués reprirent leur place, Daniel retenta de discuter avec quelqu'un qui l'envoya bouler en cinq minutes de « hein ? ».

Une petite voix chevrotante s'éleva d'un coin du comptoir. Varrik remplit une chope et l'amena au propriétaire de la petite voix.

- Neil ? Si tu parles encore moins fort on va juste croire que tu respirez.

- Je disais : joli brin de fille...

- Pas faux, mais si elle reste, il va falloir que j'embauche des gardes du corps.

- Pourquoi ne suis-je pas tombé amoureux d'une fille comme elle ?

- Parce qu'on a toujours le chic pour faire les pires choix au pire moment de notre vie : quand on n'est pas ivre mort pour oublier lesdits choix le lendemain.

- Merci pour la chope. Je te la paierai demain.

- Ouaip, c'est ça.

Varrik savait très bien que le vieil elfe ne payait jamais. Et le vieil elfe savait aussi qu'il était le seul à boire à l'œil. Un secret bien gardé.

- Son petit nom alors ?
- Cleïa si je lis bien ses pattes de mouche.
- Cleïa. C'est joli, ça sonne bien. Beuh. J'aurais dû tomber amoureux d'elle...pesta le vieil elfe.

#### 4. Chantage affectif

- Ce n'est pas juste.
- Hmm ? fit Varrik absorbé par sa lecture.
- Vous devriez partir réaliser votre destin. Pourquoi rester ici ?

Varrik leva le nez, observa Neil qui dormait bouche ouverte sur le comptoir. Daniel n'était pas en meilleur état, assommé dans un coin après avoir tenté de dire bonjour à un voyageur de passage. Le mystérieux étranger restait mystérieusement assis et immobile, dans son coin habituel. Cleïa était déjà remontée dans sa chambre après avoir passé deux bonnes heures à boire, puis à cogner tous ceux qui s'approchaient d'elle. Il songeait par ailleurs à lui proposer de s'installer au comptoir : les tabourets étaient moins chers à remplacer que les tables.

À une table justement, trois hommes jouaient une partie d'Érable. Concentré, aucun n'était tourné vers lui. La voix retentie à nouveau, directement au-dessus de lui.

- Vous êtes vraiment malhonnête.
- Ah c'est toi ?
- Oui c'est moi, fit l'épée.
- Tu es la dernière que j'ai reçue, je crois. Je ne t'avais pas ordonné de la boucler une fois allumée ?
- La parole est l'un des rares dons que nous avons en totale liberté. Mes autres sœurs sont juste trop stupides pour s'en rappeler, mais moi, je m'en souviens.
- Elles ne sont pas stupides, elles sont obéissantes. Un exemple que tu devrais suivre, lança Varrik en se réinstallant dans sa chaise.
- Elles sont stupides, répéta l'épée. Elles se sont laissé avoir.
- Et devinez qui est l'être suprêmement intelligent qui nous dit ça... oh attendez... ironisa Varrik.
- Moi je vais m'en sortir. Pas elles.
- Et comment vas-tu te sortir de là ?
- Il suffit que je me mette à crier. En boucle. Tout le temps. Tous les jours, à chaque heure. Si vous me décrochez pour me faire taire, les autres comprendront que ça marche et feront de même.
- Varrik referma son livre et tourna légèrement sa chaise pour mieux voir l'épée plantée dans le mur au-dessus de lui. Les jolis filigranes argentés pulsaient doucement.
- Ça m'obligerait juste à te remiser toi et tes copines dans un coffre bien isolé. Je serais ennuyé de ressortir mes vieilles torches. Si ton objectif est de me faire partir en quête tout de suite, c'est le pire moyen d'y arriver.
- C'est vrai. Mais au moins, je ne serais plus utilisé comme une vulgaire lampe de bistrot ! c'est humiliant !
- Vois ça plutôt comme un début de réussite de ta mission.
- Comment cela ?
- Eh bien tu gagnes la possibilité de mieux me connaître. Et cela te donne un avantage sur tes sœurs.
- Hein ?
- Et quoi ? tu croyais que si je devais partir à l'aventure, je prendrais mes huit épées magiques avec moi ?

- Huit ? Vous en séquestrez huit ? cria l'épée. Les trois hommes se tournèrent vers Varrik, puis haussèrent leurs épaules et retournèrent à leur jeu. Même le mystérieux étranger du coin de la salle leur jeta un œil, curieux.

Varrik compta sur ses doigts, l'air absorbé :

- Quatre ici et quatre là-haut. Une par chambre. Il m'en manque deux autres, mais je crois qu'ils ont laissé tomber, je n'en reçois plus.

- Vous êtes un être pathétique. Un esclavagiste d'artefact magique doué de conscience.

- On peut dire ça. Mais encore une fois, je ne les prendrais pas toutes.

- Qui prendrez-vous alors ?

- Celle qui ne me cassera pas les pieds déjà. C'est certain.

- Vous sous-entendez que je vous casse les pieds.

- Non, pas encore. Discuter avec toi ne me dérange pas. Tant que tu ne nuis pas à mon commerce.

- Donc si je fais ce que vous dites, vous me choisirez moi plutôt qu'une de mes sœurs ? fit l'épée sur un ton pensif.

- Peut-être. J'aime bien l'épée de mon cagibi, elle a des lignes en or, toi c'est en argent.

- De votre cagibi... Vous aviez dit en avoir huit !

- Ah oui, neuf alors.

L'épée ne répondit pas de suite. Quelque chose comme deux pulsations de lumière plus tard, l'épée maugréa :

- Ce n'est pas du vrai or. C'est surtout mélangé avec du cuivre et des restes de métaux qui traînaient dans l'atelier. Mon argent est pur en comparaison de son or sale.

- J'y songerai le jour du choix. Mais en attendant, je veux lire avec de la lumière silencieuse.

- Vous ne m'interdisez pas de parler définitivement ? Je veux pouvoir continuer. On s'ennuie là-haut.

- Ça me va. Tu as un nom ?

- Personne n'a pensé que c'était nécessaire.

- Je vais t'appeler Stu. C'est tout ce qui me vient à l'esprit.

L'épée gronda.

- Est-ce une référence peu délicate au mot « stupide » ?

- On peut aussi le voir comme « stupéfiant », mentit Varrik.

- J'ai comme un doute quant à la vérité de cette assertion.

- Stu ?

- Oui ?

- Silence.

- ...

Varrik poussa son pion vers le quartier nord de la feuille d'érable.

- Manœuvre dangereuse, clama Cleïa. Échec.

- Hmm, répondit l'intéressé.

- Je préfère attaquer de flanc, et elle déplaça un petit bout de bois la représentant sur le côté gauche. Dame.

Varrik lança son dé, fit un deux et avança son pion dans les veinures de la feuille. À la table d'à côté, trois bonshommes discutaient en riant, l'un d'entre eux relaquait de temps à autre les jambes de Cleïa. Varrik ne put se retenir de regarder l'état des bancs et des tables alentour, pour parier sur laquelle devra bientôt être remplacée.

- Pourquoi rester ici ? demanda-t-il après avoir lâché son pion.

- Je n'ai rien de mieux à faire. Dame.

Elle but une gorgée rapide de sa chope.

- Elric a raison, votre vin aux herbes est divin. C'est à vous.

- Merci. Je sais. Dame.

- En tout cas, c'est meilleur que le nettoyant que vous m'aviez donné la nuit de mon arrivée.

Pion.

- Dame. Vous aviez demandé quelque chose de fort. Je ne suis pas contrariant.

- C'était vraiment un décapant pour le sol ? s'enquit Cleïa en levant les yeux vers Varrik.

Il lui jeta un œil puis se concentra sur son jeu. Quand il releva le nez, il constata qu'elle le regardait toujours. Il comprit que sa question était sincère.

- Vous ne voulez pas que je réponde à cette question. Vraiment pas. C'est à vous.

Elle lança le dé et obtint un six. Elle pesta et termina son verre d'un trait. Varrik tenta de se rappeler le nombre de verres englouti : quatrième. Il fallait arrêter le jeu avant la fin du cinquième, surtout si elle perdait.

- Pion. Je reste ici parce que c'est accueillant. Personne ne me gêne, enfin pas plus que d'habitude, et je dors bien. Et ça, c'est rare.

- Dame. Les elfes ne préfèrent pas dormir dans un arbre à la belle étoile ?

- Non. Enfin certain, oui. Les extrémistes amoureux des lapins préfèrent ça. Ceux qui vivent encore au milieu de la forêt dans des cabanes pleines de trous et d'insectes. Très peu pour moi, merci. Pion.

- Dame. Je ne vous imagine effectivement pas en train de crapahuter dans un arbre.

- Merci. Moi non plus. Pion. Je prends votre Dame. Pourquoi ces questions ?

- Pion. Tant que vous payez, vous êtes la bienvenue. Faites comme bon vous semble. Je m'étonnais simplement qu'une elfe apprécie un bouiboui comme celui-ci plutôt qu'une forêt ou la compagnie de son propre peuple.

- Dame. Je vous l'ai dit. Les elfes ce n'est pas une grande et belle famille. Au nord vous avez les citadins. Au sud les forestiers. À l'ouest un mélange malsain des deux qui se mettent sur la tronche dès qu'ils le peuvent. À l'Est des adorateurs de Ch'tala, une déesse qui considère que le sexe masculin est une erreur de la nature et doit être corrigé...vous ne seriez pas en train de me laisser

gagner là ?

- Non, juste j'ai une mauvaise main et je suis fatigué. Je joue mal à cette heure-ci. Varrik leva le nez et lui lança un sourire qu'il espérait sincère. Il fit de son mieux en tout cas.

- Hmm. Bref, le tout se tapent dessus pour se prétendre « premier peuple elfique » du continent. Ils en oublient de prendre du bon temps, de s'offrir des choses qui brillent, et d'écouter de la belle musique.

- Les Ch'tala, c'est une religion commune ?

- Nan. Heureusement sinon je vous l'aurais déjà coupée pendant la nuit !

Elle partit d'un grand éclat de rire éthylique, avant de se reprendre. Neil sursauta sur son tabouret, leva le nez puis se rendormit. Le mystérieux étranger qui tapissait toujours le coin le plus obscur de la salle eut un regard vers eux. Puis retourna à ses mystérieuses pensées. Cleïa poursuivit.

- À votre avis il se passe quoi quand tous les adorateurs mâles se font couper la tige ? Y'a plus de bébés nelfes ! Donc ça devient une religion de vieux aigris frustrés. Mais ils recrutent : ils ont de belles femmes elfes qui savent s'y prendre pour convaincre...

Pour argumenter son propos, elle se dandina sur chaise pour tenter de secouer sa poitrine. Elle échoua misérablement et glissa de sa chaise. Elle se rattrapa de justesse à la table, manquant de peu de rouler dessous.

- Holà. La chaise est bancale, je pense, fit Cleïa qui tâtonna à la recherche de son verre. Au fait, pion mort. J'ai gagné.

- Bien joué, répondit Varrik soulagé. Je m'occuperai de la chaise et de ranger le jeu. Vous devriez aller vous coucher Cleïa, il se fait tard.

- Oh, hey, c'est pas un humain qui va me dire quand je dois m'allonger hein...

Varrik lui tourna le dos et déposa le verre sur le comptoir. Stu, l'épée enchantée se permit un petit clignotement pour attirer son attention.

- L'herbe sous le comptoir à droite. Donnez-lui en une pincée dans son prochain verre.

- Celle-là ? demanda Varrik en montrant sa droite.

- Ma droite.

- Tu es une épée, dur de définir ta droite et ta gauche...

- Rah, ne soyez pas agaçant. Votre gauche, si vous préférez.

- C'est de l'herbe à chat. Je ne vais pas lui donner de l'herbe à chat...

- Ça va l'endormir et ça lui évitera de vomir le verre qu'elle vient d'avalé.

- Je viens de lui enlever son verre.

- Elle vient d'avalé le vôtre. Et elle se dirige vers la table d'à côté pour faire de même, je pense. Ou pour taper quelqu'un, d'ici j'ai du mal à deviner ses intentions.

Varrik se tourna, observa Cleïa se diriger à pas lent vers la table des trois bonshommes. Daniel qui s'était joint à eux se leva précipitamment pour changer de place : il était devenu habitué aux mœurs de l'elfe.

Varrik attrapa un verre propre et noya une pincée d'herbe à chat dans un fond de vin.

Le temps d'effectuer la manipulation et il entendit un grand cri. Un des voyageurs saignait du nez et gisait au sol. Cleïa avait posé son pied sur la place précédemment occupée par l'homme, dévoilant une jolie cuisse au deuxième homme qui louchait dessus. Elle le regarda, lui sourit, et lui logea son poing dans les dents. Varrik entendit distinctement des bruits de craquement. Le troisième type se

leva brutalement et l'attrapant par les cheveux, tira sa tête en arrière violemment. Elle suivit le mouvement avec souplesse. Ivre ou non, elle avait des réflexes de félins. Elle ne tenta même pas de se saisir des mains qui la tenaient, elle attendit patiemment d'avoir la position adéquate pour se dégager d'un coup de pied. L'homme eut le souffle coupé et tomba à la renverse, mais se releva avec une poignée de cheveux elfique dans la main.

Varrik intervint avant que les deux ne se jettent à nouveau l'un sur l'autre.

- Stop ! match nul, Cleïa, ton verre tu ne l'as pas fini.

- Oh ! c'est gentil !

Elle le but d'un trait. S'essuya la bouche et tendit le verre à Varrik.

- Merci. À nous deux maintenant...

Elle fit un pas en avant, sa jambe céda sous elle. Varrik la rattrapa avant qu'elle ne s'effondre.

- Je viendrais ramasser vos amis dans un instant. Les dames d'abord...

- C'est p-ah une dahmeuh c'est une troh-lesse ! lança Daniel.

Varrik la souleva et l'emmena dans les escaliers. En chemin elle marmonna :

- Désolé Bert. Vraiment désolé Bert.

Il mit un instant avant de se souvenir qui était Bert : la viande humaine qui s'était fait piétiner par les chevaux. Et qui avait expiré sur une de ses tables.

Quand Varrik redescendit, les voyageurs maltraités étaient partis sans régler la note des boissons supplémentaires qu'ils avaient commandées. Stu l'accueillit avec un rire narquois.

- L'elfe n'est pas rentable. Les clients ont filé sans laisser de pourboire...

- Bah, ça met un peu d'action, sinon on s'endormirait.

- Il y a quelque chose qui brille sous la table, remarqua Stu. Peut-être une nouvelle épée à réduire en esclavage...

Varrik grimaça un sourire forcé dans la direction de l'épée. Puis il retourna à la table en question et se pencha. Il trouva quelques gouttes de sang et des dents qu'il ramassa. L'une d'elles était en or.

- Finalement, elle est rentable, l'elfe, fit Varrik avec philosophie.

## 6. Recherchee

- Et alors, t'as fait quoi en face de lui ? demanda Varrik tout en reposant une chope débordante d'ale devant Elric.

- Je l'ai regardé, droit dans les yeux. Et il n'a rien dit. Il m'a tendu son épée et m'a dit : « C'est bon, je lâche le trésor, mais en échange tu me laisses filer après un repas... »

- Rien à voir avec la légende donc ? interrogea Cleïa, sa propre chope à demi vide, ou à demi pleine selon son degré d'alcoolémie.

Trois semaines à traîner sur le même tabouret et Varrik en était arrivé à plusieurs conclusions concernant Cleïa. Premièrement, les elfes *pouvaient* être ivres morts. Deuxièmement, ils tenaient autant l'alcool qu'un gosse de quinze ans. Troisièmement ils avaient des goûts communs aux nains : tant que c'était liquide et fort, ça se buvait. À la troisième chope, Cleïa était encore curieuse. À la cinquième, elle devenait irascible. La sixième, il fallait passer une commande de mobilier.

- Non. Rien à voir. En fait le bonhomme, ben il était rudement sympathique. On a pris un verre, comme ça, comme toi et moi Varrik.

- Plus toi que moi...

- Oui enfin tu m'as compris. Bref, finalement je savais plus quoi faire. On ne peut pas déceimment trucider un type qui vous offre à boire, taille le bout de gras, et finalement baisse les armes.

- Donc vous l'avez laissé filer, insista Cleïa, hilare pour une raison connue d'elle seule et de son verre.

- Non il n'a pas filé. Finalement, je lui ai laissé sa place et son trésor. Je n'ai pas eu le cœur de le lui piquer. Et puis bon, sur la route j'ai ramassé une pucelle, et elle m'a laaaaargement dédommagé pour le voyage... donc bon, je ne vais pas non plus pleurer. Et elle m'a parlé d'un type qui connaissait une ancienne grotte de dragons. Sans dragons...

- C'est des attrape-nigauds, fit Cleïa en lançant un clin d'œil à Varrik. Les types se pointent là-bas avec des sacs pleins d'équipements pour explorer, et en ressortent la tige à l'air...quand ils ont de la chance et qu'ils ne l'ont pas laissée derrière.

- Cette fois, je suis sûr de mon coup. Le type m'a l'air honnête...

- Tu ne l'as pas encore rencontré... s'amusa Cleïa.

- Tu sais bien que tous les types honnêtes sont au Poney Fringuant, les autres sont tous louche... insista Varrik avec un sourire.

Elric leva les mains en signe de reddition et se leva.

- Bon je file, je dois préparer l'expédition justement...

- On vous revoit dans une semaine ? fit Cleïa avec un sourire à peine perceptible.

- Oh, mais sûrement mademoiselle Cleïa, je vous offrirai alors un palace digne de votre

personne !

- Je n'en doute pas un seul instant ! fit-elle en terminant sa chope. Varrik la repeupla instantanément.

- Varrik, Cleïa...fit Elric avec un salut légèrement exagéré. Puis il leva le nez vers le mur derrière le comptoir. Stu ? Ravi d'avoir fait ta connaissance.

- De même Elric, un plaisir de parler avec vous, fit l'épée d'une voix monocorde.

Elric s'éloigna en riant et salua une tablée de connaissance qui fit de même en retour, tout aussi chaleureusement. Stu lança à voix basse :

- C'est vraiment un demeuré ou c'est une disposition naturelle à aimer se prendre des raclées ?

- Il est surtout très doué pour en revenir vivant à chaque fois, répondit Varrik en lavant le verre d'Elric. Je ne sais pas ce qui m'étonne le plus : sa naïveté ou son instinct de survie.

Cleïa tourna le dos au comptoir, observa la porte de bois s'ouvrir et se refermer sur Elric. Puis, tournant son visage à demi vers Varrik, l'interrogea :

- Vous y croyez, vous ?

- À la grotte au dragon ?

- Non à cette histoire de seigneur qu'il n'aurait pas trucidé ?

- Oh ça ? Oui, sûrement.

Il reposa le verre propre.

- Curieux. Le type a une réputation de tueur, mais tous ceux qui vont le voir repartent le ventre plein, et le cœur gonflé de pitié.

- Il a simplement compris ce que les bonnes femmes ont compris depuis longtemps : le chemin vers le cœur des hommes passe par leur estomac.

- Ha ! J'aurais plutôt opté pour leur entrejambe...

- Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y avait qu'un seul arrêt pour cette destination. Tiens de la compagnie...

Trois hommes en armes pénétrèrent dans la grande salle. Ils déposèrent hallebarde et autres arbalètes à l'entrée et s'installèrent à une table libre. Varrik nota le tabard de la garde royale tout en venant à leur rencontre. Cleïa leur tourna le dos et s'affaira à contempler le fond de sa chope.

- Messieurs, que puis-je pour vous ?

- Trois bières, et nous cherchons aussi un groupe de voyageur. Ils sont accompagnés d'un joli brin d'elfe. Des choses à dire ?

Varrik les jaugea du regard. Observa un instant la distance qui les séparait de leurs armes puis leur fit son plus gros sourire. Il n'était pas ignorant qu'un léger silence se fût posé sur la salle. Seuls des bruits de crépitements venant de l'âtre perturbaient encore l'atmosphère.

- Oui, ils sont passés par ici avec un compagnon agonisant. Il y a... hmm trois-quatre semaines de ça.
- Et ils n'ont rien laissé derrière eux ? Destinations ? Objectifs ?
- Je peux vous dire qu'ils ont laissé un cadavre derrière eux, piétiné par une horde de chevaux lancés au triple galop. Ils m'ont salopé cette table d'ailleurs... mais des gens très bien. Dédommagement, nettoyage, récurage, la totale.
- Et la jolie elfette, elle était avec eux ?
- C'est beaucoup de questions. À mon tour –si vous le voulez bien, c'est toujours bon, un peu d'échange dans mon métier...

Le soldat jeta un œil à ses camarades, puis hocha la tête avec un sourire.

- Allez-y...
- L'elfe, la mignonne, vous lui voulez quoi ?
- Nous, rien en particulier. Sa tête est mise à prix dans les royaumes du sud. Vol, trahison, assassinat, etc... la totale. S'ils étaient au triple galop c'est parce qu'ils avaient la garde royale Sudiste aux fesses. Ils ont chopé quelques-uns de ses compères, à quelques jours de route d'ici, vers la frontière Nord d'Outreval.
- Je vois, mais la demoiselle, pas de trace ?
- Nope. Je suppose que vu les chefs d'accusation, elle a du faire tourner la tête à un prince ou deux...

Varrik acquiesça.

- J'aurais du mal à leur en vouloir. C'est perfide, mais diablement joli à regarder.
- Il paraît qu'elle dansait au palais royal... fit un des soldats avec une mimique expressive signifiant clairement qu'elle avait marqué les esprits.

Varrik attrapa une chaise libre, la retourna et s'installa à califourchon dessus.

- Ecoutez messieurs, je vais me permettre d'être honnête avec vous, puisque vous l'avez été avec moi. Mon commerce, c'est la boisson, les histoires ; et loger les gens de passage. Si je livre mes clients, c'est mauvais pour la réputation. C'est évident. Donc j'ai un devoir de discrétion vis-à-vis d'eux. Tant qu'ils payent et ne cassent pas la totalité du mobilier, ils sont les bienvenus. Ce qu'ils font en dehors du seuil de cette auberge, ça ne me regarde pas. Ce qu'ils sont avant d'y entrer, non plus.
- Donc elle est là, mais vous ne voulez pas le dire, c'est ça ? Sous prétexte d'une pseudo morale douteuse ?
- Non. La bonne nouvelle c'est que si je peux dire la vérité sans enfreindre les règles que je viens d'énoncer. Oui elle est passée. Non elle n'est pas restée. La seule elfette qui traîne ici doit dormir depuis tout à l'heure dans une flaque de son propre vomi. Ce qui, je pense, ne correspond pas trop à la description d'une danseuse de cour royale.
- Pas vraiment non. Elle avait un train de vie de princesse.
- Tant mieux, peu probable qu'elle trouve son compte ici, n'est-ce pas ? fit Varrik avec un rire gras, rapidement suivi par les soldats.

La salle s'était imperceptiblement remise à parler et à discuter le bout de gras joyusement. Varrik servit les commandes des uns et des autres. À chacun de ses passages au comptoir, Cleïa lui

jetaient un regard indéfinissable. Pas totalement de la gratitude, pas totalement de la méfiance. Elle reposa sa tête dans ses bras et fit mine de dormir dans son vomi imaginaire.

## 7. Barbare

Ils entrèrent avec grand fracas. Varrik qui était plongé dans la lecture d'un vieux grimoire nota que la porte craqua sinistrement quand elle rebondit sur le mur. Il ajouta mentalement une note de frais à l'intention des arrivants. Puis il tourna une page.

- Faites place à la troupe des mercenaires du Nord ! Faites couler l'ale et l'hydromel à flot ! hurla le premier type qui s'engouffra dans la salle. Suivi rapidement d'une dizaine d'autres types similaire. Enfin, leur chef pénétra à son tour dans l'auberge. Il jeta un coup d'œil circulaire comme pour jauger l'environnement immédiat, puis poussa un cri unique, mélange entre le bêlement et le hurlement de douleur.

Grand, front avancé sur des yeux enfoncés, cou de taureau, barbe légère et salie par le voyage. Bottes de cuir dégoulinantes de boue attestant de l'état des routes. Vêtu de peaux d'animaux – en majeure partie - et de morceaux de tissus rapiécés et usés, la plupart déchirés. Il laissait planer une aura de sauvagerie latente, guettant la moindre excuse pour laisser parler les battoirs qu'il avait en guise de mains.

- De mon temps, les gens poussaient les portes, ils ne les défonçaient pas ! fit une petite voix chevrotante, s'élevant d'un coin du comptoir.

- La ferme le vieux machin ! fit le barbare en secouant le tranchant d'une hache vers Neil.

Varrik jeta un œil au vieil elfe. Il se demanda si malgré son âge et sa grosse bêtise faite dans le passé, il n'avait pas un nouveau stock de mauvais choix à écouler.

- Bah faites-moi un trou dans la poitrine si ça vous amuse. Ça ne peut pas être pire de mourir que de vous voir continuer à vous agiter...

- La ferme vieux machin j'ai dit ! si tu veux ta part dans la tournée que je vais payer !

- Oubliez le trou, je me tais ! fit l'intéressé.

- Allez aubergiste, bougez-vous le fion !

Varrik fit mine de découvrir leur arrivée en levant le nez de son grimoire. Lentement. Lentement aussi il referma son livre et le rangea sous le comptoir.

- Faites sonner les pièces, ensuite je ferais couler le liquide fiston, répondit Varrik, les mains posées calmement sur son comptoir comme un roi sur son domaine.

- Je suis Harn, le chef des Mercenaires du Nord, et le liquide qui va couler est celui de ton sang, sale bâtard. Sers-nous !

- Et je suis Varrik, chef des seuls tonneaux potables d'Ale et d'Hydromel de tout le nord de la cité. Et réputé pour son vin aux herbes dans trois régions. Donc tu montres ton or ou je te montre la porte...

Un autre mercenaire aussi mal fagoté que son chef déboula et se mit à couiner en dansant d'un pied sur l'autre.

- Maître Harn ! Veknik est en train de vomir du sang... je pense que la flèche est encore dedans...

- Hey là, fit Varrik. S'il crève devant chez moi, vous nettoyez...

- Vous m'êtes antipathique, tenancier... gronda Harn.

Varrik exhiba un léger sourire.

- Imaginez comment je suis lorsqu'on part sans payer. Alors grand chef, cet or ?

L'homme défit une bourse de sa ceinture et la jeta sur le comptoir :

- Ça suffira ? grogna-t-il.

Varrik ouvrit la bourse, attrapa une pièce au fond pour ne pas se faire avoir avec le coup des cailloux. La pièce était réelle, les autres aussi. Il sortit son plateau qu'il garnit de chope et entama le remplissage. Un grand cri de joie accueillit son geste, et un autre quand il servit tout le beau monde. Quelques actes de vandalisme plus tard, et Daniel gisait par terre la figure en sang : il avait baragouiné dans son patois et un mot avait dû être pris pour un autre. Varrik l'enjamba avec un nouveau plateau plein et resservi Harn et sa clique.

- Alors le bâtard, se moqua le barbare. On est heureux avec ses pièces ? Si tu nous trouves des filles, je t'en donne le triple du prix habituel !

- Pas de fille ici. Ou les seules que tu pourrais avoir te fileraient la gerbe.

- Je te traite de bâtard et tu ne réponds qu'à mes demandes. Quelle sorte de lâche es-tu ?

- La sorte qui a perdu le goût de s'exciter pour un oui ou pour un non à cause de l'honneur et toutes ces fadaises. Trop fatigant.

Varrik plaça le plateau vide sous son bras et fit mine de repartir. Harn le saisit par le coude.

- Reste là bâtard. Tu dégageras quand je te le dirai, vu que ça ne te fait rien de te faire pisser dessus.

- Il y a une nuance entre ne pas s'exciter et ne rien ressentir, rétorqua Varrik en se dégageant de la poigne du barbare.

- Mais il va mordre le bat...

- Le bâtard va pisser dans la prochaine tournée de bière si tu continues. Ne te paye jamais la tête de celui qui te nourrit, tu pourrais le regretter à la digestion. En fait, possible que tu sois déjà en train de le regretter.

Harn s'immobilisa et jeta un œil à sa chope, puis à Varrik, puis à sa chope encore. L'aubergiste se pencha au niveau des yeux du barbare et le fixa un instant. Ils s'échangèrent un coup d'œil sous le regard attentif des autres convives, mercenaires et habitués. Selon les réactions mutuelles, le tout pouvait dégénérer en bagarre générale.

Puis Varrik sourit. Le barbare fit de même et ses yeux s'écarrillèrent d'une surprise teintée d'humour. Avant d'éclater ensemble de rire.

- Bien joué aubergiste, bien joué. Et c'est vrai. Tu ne connaîtrais pas les coutumes des gens du Nord par hasard ? Il est vrai que chez nous la main qui nourrit est bénie des plus grandes louanges !

- Non je n'y connais rien, menti Varrik. J'avais l'intention de pisser dans ta bière, mais plus tard, je n'ai pas encore assez bu c'est tout...

Nouvel éclat de rire.

Il y avait une bonne dizaine de mercenaires dans la grande salle, et il y eut rapidement du grabuge. Entre Neil qui se lamentait sans cesse, Daniel qui se faisait régulièrement assommer, plus

quelques clients de passage préférant de manière bruyante un peu plus de silence. Varrik eut fort à faire à ôter des pièces de la bourse du barbare à mesure que la soirée avançait.

Elric débarqua à ce moment. L'air enfariné, un œil poché, et grelottant sous ce qui semblait être un linceul qui fut blanc, un jour.

Un des mercenaires sursauta à sa vue, et tomba à genou, priant un Dieu quelconque. Stu pour sa part ronchonna à voix basse :

- Mr Catastrophe est de retour...

Varrik accueillit le jeune homme chaleureusement et libéra une chaise de son contenu ivre mort.

- Eh bien Elric, la grotte sans dragon ?

Le concerné leva son œil unique vers Varrik en grognant. Il prit place pendant que son ami lui préparait un breuvage chaud.

- Ce n'était pas « sans ». C'était « cent », fit-il...

- Et ils aimaient boulotter le métal et les vêtements ? Plus que la chair fraîche ?

- Non, ça, c'est quand j'ai compris et que j'ai fait demi-tour. C'était une arnaque, pour un truc valable. L'idée du type qui m'avait rencardé, était de m'y envoyer solo pour faire diversion. Et le temps que je me fasse boulotter, les autres auraient piqué dans le trésor.

- Et t'as pu t'en tirer ? Tu as de la chance dans un sens.

- Dans un sens ouaip. Mais la VRAIE chance aurait été de rester en dehors de tout ça, tu ne penses pas ?

- Ce n'est pas comme si Varrik ne vous aviez pas mis en garde, lança Stu d'une voix moqueuse.

- Elle ne se tait jamais cette épée ? demanda Elric en fronçant les sourcils.

- Seulement quand elle a des choses intelligentes à dire, répondit Varrik avec un sourire.

- Hey ! protesta la concernée avant de ronchonner.

- Et alors comment t'en es-tu tiré ? demanda Varrik, ignorant les états d'âme de sa lanterne de bar.

- Je suis arrivé devant. J'ai trouvé étrange que les autres insistent pour faire le tour pendant que j'allais tout droit. Un truc à faire avant qu'ils m'ont dit...

Varrik allait ajouter quelque chose sur le fait que c'était suspicieux comme requête, mais opta finalement pour ne rien dire. Neil qui avait ouvert un œil ricana, et Stu s'en fit l'écho. C'était suffisant.

- Salut Neil, fit Elric. Content de voir que tu respires encore. Et donc c'est sur le seuil que j'ai senti que sa puait la mort. J'ai l'habitude des grottes de dragons avec ou sans dragon, à force de me faire pigeonner, je les connais toutes. Mais celle-là, elle puait vraiment. Comme ma grand-mère quand elle a expiré en s'endormant près d'un lac sous le soleil. Quand on l'a retrouvé, elle avait moisi, même les bestiaux n'avaient pas voulu d'elle.

- Bref, donc ton sens olfactif t'a sauvé la vie...

- Oui. Sauf que j'ai couru dans le mauvais sens. Vers mes « ex » compagnons. Et quand je les ai trouvés, j'ai tenté de leur expliquer qu'un endroit abandonné ne peut pas sentir comme ma grand-mère. C'est seulement là que j'ai compris. Qu'ils ne me voulaient pas que du bien...

- Seulement là ? répéta Varrik avec un amusement difficilement masqué. Il en profita pour le

resservir.

- Ouaip ! confirma Elric, fier de lui.

- Et le drap que tu portes ?

- Et bien en fait, c'est après. Avec l'armure et tout le bazar, j'étais un peu plus lourd et ils couraient tous plus vite que moi. Ils m'ont dépouillé, frappé et jeté dans une fosse commune. Comme j'avais peur que dame Cleïa soit dans les parages, j'ai préféré m'habiller avant d'entrer tu vois...

- Je vois oui. C'est sûr que là, c'est mieux... Bon, sors d'ici et va dans la remise, il doit y avoir des restes de vêtements qui traînent. Je ne sais pas dans quel état ils seront, ça dépendra de quoi est mort le précédent propriétaire...

- Oh ben tu sais, je ne vais pas faire la fine bouche, je te remercie Varrik...

- De rien, et tâche de faire attention à l'avenir !

- Pour sûr ! et Elric d'élargir sa bouche dans le sourire le plus niais imaginable.

Après quelques heures de beuverie, Neil dormait à nouveau sur son bout de comptoir et Harn le barbare ronflait sur son bout de table. Une bonne partie de ses hommes s'étaient éclipsés pour terminer leur beuverie dans un bordel, ceux qui ne l'avaient pas fait, imitait leur chef.

Varrik se réinstalla derrière son comptoir, saisit son grimoire et reprit sa lecture.

C'était le quatrième jour de pluie d'affilé. Varrik avait fini par mettre une bassine à l'entrée pour les vêtements dégoulinants, et gardait une réserve de serpillières sèches, prête à l'action.

Cleïa avait repris son poste au comptoir. Parfois elle sortait, parfois elle traînait dans sa chambre à lire, mais le plus souvent, elle ne descendait que pour avaler son quota de boisson. Après quoi elle cuvait avec Neil, sur le comptoir. Les deux elfes s'entendaient bien, parlaient rarement ensemble, mais finissaient souvent ivres à peu près en même temps.

Il y eut bien quelques problèmes à cause de son tempérament, mais elle fit rapidement partie du décor pour les habitués, qui ne louchèrent presque plus sur ses jambes ou l'arrondi de sa poitrine quand elle se penchait trop en avant. Les quelques voyageurs qui tentaient une approche quelconque finissaient avec leur amour propre fracassé, dans le meilleur des cas. Le tout sous l'œil amusé de Varrik.

En fin de soirée en revanche, toute tentative de séduction se finissait avec du bris de mobilier sur la tête de l'intéressé. Varrik avait pris l'habitude de mettre ses tabourets les plus pourris à portée de main de l'elfe. Précaution qui sauva le crâne de quelques jeunes aventuriers trop sûr d'eux ou pas assez rapide – ou les deux. Daniel revint plusieurs fois avec de nouvelles histoires incompréhensibles à raconter. Elric malgré les avertissements conjoints de Varrik et de Cleïa – et les moqueries de Stu et Neil – continua de s'embourber dans des boulots aussi désastreux les uns que les autres.

Cleïa ne revint pas sur la soirée avec les soldats, et Varrik fit de même. Le statu quo semblait les contenter. L'elfe payait sa bière, Varrik la servait et nettoyait sa chambre quand c'était nécessaire.

Puis Harn le barbare revint, l'entrée fracassante en moins. Il jeta sa hache dans un coin, et se laissa tomber sur une chaise, à une table non loin du comptoir. Le regard mauvais, les mains posées sur la table et s'arrachant des bouts de peau ou de crasse.

Varrik se leva et vint à lui.

- Salut l'ami. Une bière et un conseil ?

Le barbare leva les yeux de ses mains épluchées, et eut un regard las. Ce qui dans le visage barbu et sillonné d'autant de ride que de cicatrice, donnait un aspect de fin du monde.

- La bière oui. Le conseil je ne sais pas.

- Reprends ta hache. Il y a un type qui se promène devant mes fenêtres et il est plus massif que les coupes jarrets qui se promènent habituellement à cette heure-ci.

Harn jeta un œil vers ladite fenêtre, presque opaque grâce à d'épaisses couches de crasse centenaires. Malgré cela on distinguait une silhouette à la carrure large et imposante. Avant de disparaître à nouveau. Le barbare gronda.

- Saleté. Ils m'ont tous trahi ces sales fils de chiennes. Le premier paysan qui vient et agite une bourse pleine, et ils en veulent à ma tête. MA TÊTE bordel !

Les veines saillantes de son cou crasseux soulignèrent ses propos. Harn se releva, empoigna sa hache en passant et sortit. Varrik en profita pour remplir deux chopes et posa une serpillière propre à côté de l'entrée, là où les armes étaient déposées.

- Ça va trancher dehors, je pense, fit Neil.

- Je parie trois pièces qu'il revient indemne, lança Cleïa en s'accoudant lourdement au comptoir, un sourire mielleux accroché de guingois.

Varrik hocha les épaules et retourna poser les deux bières sur la table vide du barbare. Puis il patienta.

De l'extérieur, ils n'entendirent que la pluie. Puis un choc sourd contre la porte. Un autre contre un des murs. Un grand cri fusa. Elric qui était resté tranquillement à une table à examiner des parchemins d'offre de travail, leva le nez, secoua la tête et se repencha sur ses documents.

Deux autres cris se firent entendre. Un de guerre, l'autre d'agonie. Puis la porte se rouvrit. Harn rentra, posa sa hache sanglante sur la serpillière et retourna s'asseoir, non sans laisser une traînée de sang et d'eau de pluie sur le sol.

- Alors ? fit Varrik.

- Cinq débiles, incapables de manier une épée. Je me demande si j'ai vraiment été à la tête de cette bande d'incapables.

- Une coupure ? demanda Cleïa.

Le barbare se tourna vers l'elfe, la jaugea du regard, ouvrit sa bouche pour déclarer quelque chose de très romantique d'un point de vue barbare. Varrik fit discrètement un signe négatif suivi du chiffre cinq avec sa main. Harn observa les chopos devant l'elfe, et senti son instinct de survie s'éveiller. Il referma la bouche et se contenta de secouer la tête en réponse.

- Ah ! je le savais ! J'ai gagné ! fit Cleïa à l'intention de son compatriote.

- Je n'ai rien parié, répondit Neil.

- Bordel ! s'exclama-t-elle, dépitée. Stu ricana.

Varrik se tourna vers le barbare.

- C'est quoi cette histoire de paysan ?

Harn attrapa la première chope, la vida, puis engloutit la moitié de la seconde. Il se gratta le menton, tentant visiblement de faire un effort intellectuel.

- On a fait route tranquillement pendant une bonne journée après notre halte ici. Et à peine à trois lieues des murs de la cité, qu'on tombe sur une petite armée de péquenaud. Ils lancent des pièces d'or dans tous les sens et tous mes hommes ont la tête qui leur tourne. On leur parle de grandeur et de pillage. Et eux, ils marchent. Bordel ! on venait tout juste de se faire trois villages de troll. Trois ! et on avait les bourses pleines ! Et au moment de me lâcher, quand je leur ai dit ce que je pensais de piller une cité qui possède une bonne bière comme la vôtre, vous savez ce qu'ils m'ont balancé ?

- Dite moi...

- « Tu es avec nous, ou contre nous. Il n'y a pas d'autres camps maintenant. »

- Et ensuite ?

- Ce que tout barbare digne de ce nom fait. J'ai choisi le camp de ma hache : j'ai décapité celui qui était le plus proche de moi. Je me suis frayé un chemin jusqu'à la sortie et je suis revenu ici.

Elric s'approcha.

- Et vous avez dit que cinq de ces types vous ont suivi pour vous tracter et ils ont passé les

portes tranquillement ?

- Ben on dirait qu'ils ont des hommes à eux dans la garde. Tout le monde est grassement payé faut dire. Un prince du sud qui serait la cause de tout ça. Une histoire de cul, si vous voulez mon avis.

Quelqu'un s'étrangla en buvant non loin. Varrik jeta un œil à Cleïa, elle essuyait la bière qui lui coulait encore sur le menton, ses yeux rivés sur le barbare.

- Vous avez dit quoi là ? demanda-t-elle.

- J'ai dit que le prince doit causer tout ce raffut à cause d'une fille. Je ne vois pas autre chose. On pille chez eux, ils s'en cognent. On viole chez eux, ils s'en cognent. On crame leur récolte, ils grognent un peu. Mais si leur royale trique prend l'air et attrape froid, là on peut être sûr d'avoir une armée aux fesses. Et ça collerait avec une autre histoire que j'ai entendue il y a pas si longtemps.

- Tiens c'est amusant, moi aussi, répondit Varrik avec un sourire forcé.

- Je vous emmerde tous les deux, fit Cleïa en se levant. Elle tituba un instant, s'appuya contre le comptoir, puis retrouva son équilibre et pu le lâcher. Je ne suis pas la cause de tout ce foutoir !

- Rasseyez-vous Cleïa, demanda Varrik calmement.

- Je fais ce que je veux ! hurla la concernée en s'asseyant néanmoins sur son tabouret.

Harn observa l'elfe, fronça les sourcils, puis déclara :

- C'est vous la danseuse qui a mis la ville à feu et à sang ?

Varrik ne retint pas son rire.

- L'histoire devient meilleure à chaque fois qu'on me la raconte...

- Non ! Non, je n'ai pas mis la ville à feu et à sang. On m'a juste...

Cleïa eut un haut-le-cœur, mit sa main devant la bouche, mais se retint de vomir.

- C'est un troll cette fille, fit Harn, écœurée.

- Je ne sais pas, mais il y a de la ressemblance parfois, s'amusa Varrik.

- Très drôle les pignoufs, gronda Cleïa. On m'a juste embauchée pour voler une parure. C'est tout. Je devais danser, faire tourner la tête du prince pour qu'il m'emmène dans ses appartements. Et là je l'assomme, et je file avec la parure.

- Qu'est-ce qui n'a pas marché au final ? demanda Varrik, curieux.

- Rien. Tout a fonctionné. Ce qu'on ne savait pas, c'était que la parure était destinée à la future femme du prince.

- Donc la future reine du royaume du Sud ? demanda Harn.

- Exact, confirma Cleïa.

- Et donc une fois la parure volée, le cocufiage pré-nuptial était confirmé et le cadeau de nocce envolé ?

- Re exact. Sauf qu'il n'y a pas eu cocufiage. Je lui ai collé mon pied dans les parties avant de l'assommer.

- Cleïa ? fit Varrik incrédule.

- Quoi ?

- Vous ne frappez que très rarement directement quelqu'un. Vous utilisez toujours quelque chose.

L'elfe se gratta le haut du crâne l'air absorbé, mordillant sa lèvre inférieure. Varrik la trouva

charmante. Elle souffla et baissa la tête, repentie.

- Bon d'accord, c'était un coup de tisonnier. Et j'ai tapé un peu fort.

- À feu et à sang, firent Varrik et Harn d'une seule voix, en serrant les genou.

- Donc, le prince veut retrouver l'elfe pour lui faire la peau. Il apprend qu'elle est dans la cité, mais ne sait pas où exactement, résuma Harn. Il décide alors de monter une armée pour attaquer ladite cité et tout raser pour se venger. Faute de main d'œuvre, il paye tous les paysans à la ronde et me pique mes hommes pour faire son sale boulot.

- C'est un bon résumé, je pense, fit Varrik. Même si je pense que l'assaut sera plus ciblé.

- J'aurais dû lui planter le tisonnier dans l'œil, j'aurais eu moins de problèmes, ronchonna Cleïa.

- *On* aurait eu moins de problèmes... compléta Varrik.

- Ça ne vous concerne pas. Je filerai d'ici si jamais ça devait chauffer.

- Le temps qu'une armée franchisse les murs et parvienne jusqu'à ce quartier, je pense qu'on a le temps quand même, précisa Harn.

- Ils n'ont pas besoin d'une armée. Une meute d'assassins peut faire l'affaire, déclara Varrik.

Puis il se tourna vers l'elfe :

- Cleïa ? Vous resterez ici. L'auberge sera attaquée que vous y soyez ou non. Et je pourrais avoir besoin de votre bras, quand viendra le moment de la défendre.

- Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai la moindre allégeance à votre vieux bouiboui ?

- Rien, mis à part que les restes de Bert reposent dans mon jardin. Et vous teniez à lui. D'une manière ou d'une autre.

- Vous êtes un ignoble salopard, fit l'elfe qui se crispa sur son tabouret.

- Voyez le côté profitable : je vous sauve la mise, pas besoin de courir avec une meute à vos trousses, et en échange vous sauvez mon établissement. Tout le monde s'y retrouve...

Cleïa ne répondit pas, elle se leva, fit un pas en direction de Varrik. Puis elle serra ses poings et Varrik ses dents. Mais l'elfe fit demi-tour et se dirigea vers l'escalier qu'elle monta quatre à quatre.

- Elle allait vous mettre la tronche en bouillie, remarqua Harn.

- Je sais, répliqua Varrik, en desserrant les dents.

- Il vous reste des chambres de libres ? demanda le barbare.

## 9. Héros

- Non ça n'existe pas.
- Pourtant on en a vu un sacré nombre défiler ici même, pas vrai Varrik ?
- Hmm, répondit l'intéressé.

Elric se redressa sur son tabouret, saisit son verre et le plaça devant Cleïa. Derrière elle, Neil dodelinait de la tête : il avait atteint sa limite.

Plus loin, Harn jouait une partie d'Érable avec Daniel, dont le patois curieusement n'avait aucun effet sur le barbare. Il hochait la tête régulièrement, voir même – à la surprise discrète de Varrik – répondait à certaines choses que prononçait Daniel. Toujours sans que sa large main ne s'égare vers la poignée de sa hache. Toujours dans son coin sombre, le mystérieux étranger restait mystérieusement assis à boire, seul.

Varrik reporta son attention sur le rouquin et l'elfe.

- Écoute petit, tenta poliment Cleïa. J'arpente cette terre de bouseux depuis plus longtemps que toi : les vrais héros, ça n'existe pas. Jamais vu. Beaucoup entendu, mais jamais aperçu la queue d'un !

- Si c'est pour filer des coups de tisonnier, ce n'est pas vraiment une surprise... rétorqua Stu en lançant une petite pulsation de lumière, apparenté à son rire.

- Ça m'fait mal de le dire, mais le bout de métal à raison, insista Elric. Si un vrai héros croise ta route, tu peux être sûr qu'il fera demi-tour, conscient du danger qu'il encoure...

- Très drôle. Mais cela reste une jolie utopie. Un conte pour grands enfants...

- Varrik, raconte lui toi ! tu en as vu...

- J'ai surtout vu des demeurés agiter leurs épées dans tous les sens pour des causes plus ou moins valables.

- Rah t'es un cynique toi c'est vrai...ronchonna Elric. Neil ? De l'aide ?

- Uh ? Bof. Les jeunes qu'on a vus cherchaient tous à protéger « le bien ». Comprendre par là, leur confort personnel. Et quand ils vieillissent, ils se mettent à chercher « le bien ». Alors ils font un peu de mal, un peu de rien. Et ensuite ils meurent en disant « je ne savais pas, désolé ».

Cleïa et Elric hochèrent la tête devant les paroles de l'ivrogne. Varrik ne put que sourire devant le tableau.

- Les vrais héros. Ça existe.

Stu avait énoncé cette vérité d'une voix sincère.

- Tu n'es pas le mieux placé pour en parler, se moqua Cleïa. T'as même cru que Varrik en était un...

Éclat de rire général. Sauf le concerné qui ne trouva pas cela si drôle.

- Un héros ce n'est pas juste quelqu'un qui défend une bonne cause. C'est quelqu'un qui serait prêt à se sacrifier pour elle, tout en gardant en tête une certaine moralité comme limite à ses désirs, déclara Varrik. Et un héros ne l'est pas à chaque heure du jour et de la nuit.

- C'est sûr qu'aux gogues, il ne doit pas pousser de courageux cris de guerre...lança Elric.

- Mais ce qu'Elric voulait que je raconte, c'est que nous avons parfois eu des héros qui venaient boire un coup ici. Ça arrive encore, mais c'est plutôt rare. On croise plus de commerçants, soldat, mercenaire que de vraies troupes de héros.

- Faut dire que la profession a sévèrement pris cher à cause de l'incident du donjon, fit Neil à

moitié assoupi.

- Oui ça y'est pour quelque chose, confirma Elric.

- Racontez-moi ! ça ira avec ma dernière bière ! clama Cleïa.

Varrik refit un service puis se réinstalla derrière le comptoir. Du coin de l'œil, il vit Harn saluer Daniel et les rejoindre. Il s'installa sans dire un mot au comptoir, à côté d'Elric qui le salua poliment. Le tabouret du guerrier craqua sinistrement quand il prit place. Il y eut un silence gêné : tous attendaient de voir si le grand homme allait se vautrer par terre, ou si le pauvre tabouret tiendrait le coup. Harn remarqua leurs expressions figées, et s'immobilisa :

- Ça va, je ne suis pas une vache, je sais m'asseoir sans casser le mobilier. Alors cette histoire ?

- C'était il y a sept ou huit ans, commença Varrik.

- Sept ans, précisa Elric.

- Sept ans donc. On avait régulièrement des troupes de soldats qui traînaient dans le coin. Pas de guerre, coupure dans les budgets, beaucoup se retrouvaient avec leur armure sur le dos et plus rien à faire de leur plastron de plaque et autres armes tranchantes. Bref, une sale période. Du coup, pas mal d'entre eux se transformaient en bandits des grands chemins, d'autre se faisaient embaucher par des villages pour se protéger de leurs anciens camarades, etc.

- Puis le village d'Ortek demanda de l'aide... continua Elric avec un sourire.

- Elric, pesta Cleïa. Si tu ouvres encore la bouche, je t'assure que tu pourras regarder tes fesses sans tourner la tête.

Le concerné tenta d'imaginer la menace en question, et ne parvint pas à visualiser la position. Puis, il remarqua que le visage de Cleïa démentait toute trace d'humour. Elric déglutit et hochait vigoureusement la tête.

- Le village d'Ortek donc, demanda de l'aide pour les protéger d'un vilain seigneur. Histoire lambda, ils sont pauvres, le peu qu'ils ont, le seigneur du coin le leur pique, etc... ils recrutent des types ici et là pour leur venir en aide. Peu d'or en retour, mais beaucoup de gloriole. Mais les types qui y allaient ne revenaient pas. Alors les villageois continuent à recruter, et l'histoire fait vite le tour de nombreuses auberges, et autres établissements digne de colporter ce genre de chose.

Stu laissa échapper un petit ricanement. Cleïa grogna, Stu s'interrompit.

- Et c'est là que les héros sont arrivés. Des chevaliers, des prêtres, des curetons, des mercenaires aux grands cœurs, tous ont accepté l'offre, sont allés au village pour les libérer du joug de ce terrible seigneur.

Elric fit mine d'ouvrir la bouche, et se retint au dernier moment.

- Le seigneur s'appelait Mordok. La consonance de son nom déjà, ce n'était pas en sa faveur. Ce nom devint synonyme de lâcheté, de tyrannie, et surtout d'un très grand défi, car tous les plus preux du royaume qui se mesurait à lui n'en revenaient jamais. Il était devenu une sacrée légende en très peu de temps.

- Mon idole, lâcha Elric, incapable de se retenir plus longtemps. Cleïa se tourna vers lui en lui faisant les gros yeux. Il se tassa sur sa chaise en réponse. Elle se tourna à nouveau vers Varrik pour l'écouter. Elric recommença à respirer.

- Mais la vérité était toute autre. Tous les héros qui venaient libérer le peuple d'Ortek, passaient une nuit qui leur était fatale au sein du village.

« Mordok lui-même n'était sans doute pas au courant de ce qu'on disait sur lui. Ses conseillers étaient dans le coup. Le plan était parfait. Si des gens venaient le visiter directement, ils ne pouvaient

qu'admirer ses collections d'armes et d'armures, offertes par ses villageois, dépouillés sur les héros de passage. Et Mordok en ignorait complètement la provenance. À l'intérieur, ses sujets l'acclamaient avec de grands sourires, à l'extérieur il était maudit et coupable de tous les maux. En réalité il n'était pas plus mauvais qu'un seigneur lambda : tant qu'il avait assez d'or pour se payer ses fêtes et ses vêtements, il faisait ce qu'il pouvait pour les autres. Ni plus, ni moins. Mais entre son nom, les racontars lancés à longueur d'année, la disparition de grands noms de la chevalerie ; tout ceci conjugué finit par donner un grand final. »

Varrik but une gorgée, leva le doigt pour indiquer qu'il allait poursuivre – et surtout empêcher Elric d'ouvrir la bouche.

- Mordok décida un beau jour de faire construire une extension à son donjon principal pour héberger les collections d'arme et d'armures offertes par sa populace qui, disait-il, l'adorait. Évidemment les colporteurs ont transmis l'information d'un donjon rempli de piège, exhibant fièrement les dépouilles des nombreux héros morts tragiquement contre ses infâmes complots.

« En réponse, trois armées se sont ligüées pour prendre son château d'assaut. Et pas question de faire un somme au village avant l'assaut : c'était une surprise ! Le pauvre Mordok a été tiré du lit en pleine nuit, avec son « armée » qui se résumait à deux laquais et une femme de chambre, puis occis en duel par un héros lambda. Marignel je crois qu'il s'appelait... »

Elric hocha vigoureusement la tête, mais n'ajouta rien.

- Quand les villageois se sont réveillés le matin, ils étaient libérés du joug de Mordok. Marignel brandissait la tête du pauvre type dans les rues, et quel ne fut son désarroi quand il réalisa qu'au lieu de hurra et d'acclamation sur son chemin, les gens fermaient les portes et les volets sur son passage, et ceux encore dehors baissaient la tête.

« L'histoire finit par transpirer : une gamine trop bavarde l'expliqua aux soldats qui s'étonnaient de ne pas voir d'armée ennemi à chasser, ni même de liesse et de fête en l'honneur de la mort du despote. Finalement ce fut deux ou trois villageois qui mangèrent pour les autres : ils furent accusés d'avoir hébergé, tué et dépouillé tous les héros de passage pendant presque quatre ans d'affilée. Après la pendaison, les troupes de héros étaient devenues synonymes de groupe de gens naïf. Si même des villageois pouvaient se payer une tranche de chevalier, il n'y avait plus aucune fierté à prétendre en être un. »

Varrik se servit un verre et remplis ceux de ses auditeurs.

- En résumé, clama Stu, s'il y avait des héros, ils sont sans doute morts à cette époque.

- Ce n'était pas des héros, mais des naïfs idiots, à l'intelligence atrophiée, répondit Cleïa. On ne dort pas tranquillement sans méfiance dans un village étranger sans rester sur ses gardes !

- Dis celle qui dort sans arme dans sa chambre, lança Elric.

Cleïa descendit de son tabouret, Elric s'éjecta du sien, et se réfugia derrière le comptoir en une demi-seconde. Varrik constata que le jeune homme était plus qu'agile quand il s'agissait de fuir.

- Va-ik ? fit Daniel soudainement.

- Oui Daniel ? répondit Varrik, serrant inconsciemment les dents avant de l'écouter.

- Y ah des gens de-Oh ! reuh...p'ah l'hein ! pression que...

- C'est de pire en pire Daniel... pitié...

Harn vint à son secours. Il s'était à demi retourné et observait des silhouettes qui défilaient devant les fenêtres crasseuses de l'auberge.

- Il dit qu'il y a de la compagnie dehors, mais rien qui n'ait l'air amical. Je reviens, je vais voir ça.

Il se leva lentement, abandonna son tabouret qui craqua à nouveau. Il attrapa sa hache qu'il posa

négligemment sur l'épaule à la mode d'un bûcheron partant travailler, et sorti. Vingt minutes plus tard, il revint. Tous regardèrent son arme pour voir s'il y avait du sang dessus ou non. Elle était propre.

- Il y a des gens qui fuient les portes nord de la ville, ils disent qu'une petite armée est entrée dans la cité et mettent le bordel en cherchant l'auberge de Varrik.

Une partie de la clientèle entendit les mots du barbare, s'ensuivit une galopade vers la sortie. Ne restèrent que quelques ivrognes endormis, et les habitués. Et le mystérieux étranger qui ne bougeait pas, restant mystérieux.

Varrik grimpa sur une chaise et empoigna Stu, qui en hoqueta de surprise.

- Cela va si mal que ça ? s'enquit l'épée qui diminuait sa brillance.
- On peut dire ça.

La porte du Poney était barricadée. La grande salle plongée dans une semi-pénombre, dévoilant un labyrinthe de table et de chaise entassée un peu partout. La seule toujours à sa place était celle du mystérieux étranger, qui n'avait pas bougé de son coin sombre. Harn descendit l'escalier, une épée dans sa main droite, une hache dans sa gauche. Cleïa arriva un instant plus tard, posa sa lame et un arc sur le comptoir ; puis salua Neil, accroupi derrière ledit comptoir, un stock de flèches à ses pieds. Son regard brillait d'un éclat étrange.

Elric toqua à la porte de l'auberge et Varrik lui ouvrit. Il était seul. Il jeta un œil à la grande salle toute retournée, table en vrac à certains endroits, couloir de chaise à d'autres. Une des deux fenêtres était obstruée. Et surtout, la presque absence de lumière rendant presque difficile de discerner jusqu'aux visages de ses compagnons. Varrik barricada la porte derrière lui.

- Personne d'autre ? demanda Cleïa.
- Non, personne, répondit le rouquin. Une moitié à la trouille, l'autre ne se sent pas de risquer leur vie pour une auberge. Ils sont justes derrière moi par contre.
- Elric, vous allez vous battre avec nous ? interrogea Stu.
- Bien sûr. Vu le nombre de fois où Varrik m'a vêtu et nourri, je lui dois le peu de décence qu'il me reste.
- Varrik ? doit-on considérer que c'est un mauvais présage ? demanda Stu.
- La ferme et tiens-toi prête, grogna Elric.

Varrik tira un peu sur sa vieille cotte de mailles. Un poil trop serré sous les aisselles, il aurait sans doute la peau déchirée s'il bougeait trop. Le barbare maugréa :

- Je persiste à croire qu'on aurait mieux fait de filer. Tous.
- C'est à se demander ce que vous faites encore ici, lança Cleïa.
- Je règle mes comptes. Si mes hommes sont dans le lot –et soyez sûr qu'il y en aura – je veux qu'ils me voient une dernière fois de face. Puis à l'envers. Quand leur tête roulera sur le plancher. Et une occasion de boire à l'œil, ça ne se refuse pas.

Varrik soupira. C'était un argument qu'il avait proposé à Elric pour tenter de rameuter des gens à leur aide. Visiblement cela n'avait pas suffi, mais n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd pour le barbare et les deux elfes.

- C'est juste valable aujourd'hui et demain, c'est tout...
- Pas grave ! fit la petite voix de Neil, ravi.
- Ils arrivent, je pense, fit Elric.

Varrik tendit l'oreille. De l'extérieur provenaient des bruits de montures qui piaffaient d'impatience, des murmures de voix et quelques grondements d'animaux. Cleïa vida un verre de vin d'un trait, et hurla à gorge déployée :

- V'nez m'chercher bande de paysans, je vous attends mes mignons !

- C'est vraiment un troll cette fille, fit Harn.

Les trois hommes acquiescèrent et Stu émit une pulsation de lumière qui pouvait être prise pour un accord. Cleïa fit une grimace en réponse, mais termina sur un sourire charmant.

Une fenêtre explosa à cet instant.

Trois masses noires se jetèrent dans la salle par le trou béant. Molosses grondants et bavant. Deux flèches sifflèrent et deux piailllements retentirent simultanément. Varrik s'avança entre les tables disséminées en face du comptoir, Stu en garde haute. Un troisième sifflement et une flèche se planta dans l'arrière-train de la dernière bête qui couina. Un juron claqua, Neil se maudissait d'avoir raté son tir. Cleïa ricana en réponse, mais ne tira pas sa flèche, Varrik s'était interposé. D'un moulinet il trancha la tête du chien qui acheva sa plainte dans un gargouillis liquide. Harn le rejoignit. La deuxième fenêtre vola en éclat à son tour puis un bruit sourd retentit : ce qui avait tenté de sauter venait de s'écraser contre trois lourdes tables empilées. Le barbare eut un rire satisfait coupé d'un cri de guerre quand plusieurs hommes se faufilèrent par la seule ouverture disponible.

- Pourquoi ils ne mettent pas le feu ? demanda Elric qui s'avança, épée en main.

- Parce qu'ils la veulent vivante, je suppose, fit Varrik. Ou du moins reconnaissable.

Puis Harn lança son propre cri de guerre, et sauta sur le premier homme à portée. Celui-ci fut plus rapide que le barbare et fendit l'air de sa lame. Malheureusement pour lui, Harn avait une allonge bien plus longue et le coup de l'homme fut trop court : celui du barbare lui fendit le haut du front, d'un trait sanglant horizontal. L'homme s'effondra en deux temps, lui, et son morceau. Varrik fut sur le suivant en deux pas. Le métal frappa le métal, mais la passe d'armes s'arrêta quand l'homme observa Stu s'enfoncer jusqu'à la garde dans sa poitrine après une feinte de Varrik.

Elric pour sa part dansait d'un pied sur l'autre, cherchant un endroit où se mettre pour combattre. Mais Harn prenait toute la place à droite, et Varrik le reste à gauche. Les hommes qui tentaient de sauter au-dessus du couloir de tables et de chaises étaient abattus par Neil ou Cleïa.

Trois coups de boutoir firent voler la porte de la taverne. Harn reçut un violent coup de gourdin à la tempe qui l'envoya au tapis. Elric le couvrit et prit sa place, tailladant vaillamment ce qui se présentait à lui. Ils allaient être submergés. Varrik ne tenta pas de dénombrer ceux qui pénétraient dans la salle par la porte de bois défoncée. Il y en avait tant, que même le mystérieux étranger devint invisible. Mystérieusement, il était encore indemne : personne ne s'intéressait à lui.

- Dernières flèches ! cria Cleïa à l'intention de Varrik. L'elfe attrapa sa lame sur le comptoir et rejoignit les trois hommes. Pardon messieurs, un peu de place...Varrik ?

- Oui, oui, répondit calmement l'homme qui para avec Stu la frappe d'une vieille épée rouillée. Stu, donne l'ordre. Maintenant !

L'épée poussa un cri strident. Simultanément, huit épées alignées au-dessus du comptoir s'allumèrent au maximum de leur intensité. Varrik et les autres, malgré le dos tourné à la lumière, plissèrent les yeux pour ne pas être aveuglés à leur tour. Leurs ennemis en revanche titubaient presque de douleur, totalement pris au dépourvu, les mains devant leur visage. Cleïa sauta dans la mêlée et fit tourner sa lame. Si elle était sauvage et dangereuse ivre, elle était simplement mortelle à jeun. De taille et d'estoc, elle frappait tout ce qui se trouvait en face d'elle. Dansant presque, elle se fendit d'un pas sur le côté pour esquiver les coups maladroits portés au hasard par ses ennemis

aveuglés. Varrik et Elric l'admirèrent un instant avant de se remettre à la besogne.

Puis Harn se releva, tituba un instant, vit que c'était l'heure de la curée et se fit plaisir à son tour, tandis que Neil tirait ses dernières flèches, lentement, mais mortellement.

Varrik finalement s'exclama d'une voix forte qui couvrit un instant les cris d'agonie et le son du métal qui plonge dans les chairs.

- Stop ! Il suffit maintenant ! Stop !

- Tu manques d'humour Varrik, fit Harn et agitant sa hache, mais sans lâcher pour autant le type qu'il s'apprêtait à découper.

- Je voudrais qu'un de vos chefs vienne parlementer avec nous. Soit on boit un verre tous ensemble et on en discute, soit on continue à vous ouvrir le crâne tout le reste de la soirée.

Un petit homme maigrelet hocha la tête, recula doucement avant de tourner les talons. À sa suite quelques paysans ou autres soldats firent de même.

- Sont nombreux pour un message, fit remarquer Elric qui se tenait le bras.

- Blessé ? s'inquiéta Varrik.

- Non, je crois que je me suis claqué quelques choses dans le bras. Mon épée est plus lourde que ce que je croyais...

- Ou votre bras est moins vaillant que vous ne l'imaginiez, ricana Stu.

- La ferme, la lampe, répondit Elric, vexé.

Le petit maigrelet réapparut, suivi d'un mercenaire, visiblement un ancien acolyte de Harn : un échange de grognement se fit entendre.

- Vous venez vous rendre ? demanda le mercenaire en ricanant.

- Ma hache va se rendre entre tes yeux, lança Harn, avant de lancer effectivement sa hache.

L'homme eut la tête fendue à l'impact. Varrik mit son visage dans sa main et secoua la tête.

- Bon, on recommence : peut-on avoir une autre personne responsable qui ne soit *pas* du clan de Harn ?

Le petit maigrichon lança des regards paniqués vers Harn, puis sur le tas sanguinolent de son précédent acolyte. Il repartit à nouveau.

Varrik fit le tour de son comptoir, posa Stu dessus et prépara un plateau de rafraîchissement. Il l'emporta et le déposa sur une table à peu près libre de cadavres. Sous l'œil méfiant des autres soldats encore dans la salle.

- Quoi ? C'est une auberge bon sang. Prenez une chaise et asseyez-vous. Tant que personne ne lève son arme, vous êtes les bienvenus...

Regards sceptiques, puis deux d'entre eux prirent des chaises et s'installèrent à la table de Varrik.

- Ce n'est pas gratuit par contre...dit-il avec un sourire.

Les hommes hochèrent la tête et payèrent d'avance. Varrik fit le service et ils burent tranquillement. Rapidement d'autres firent de même. Dix minutes plus tard, malgré le tas de cadavres qui jonchaient le sol, Varrik aurait pu croire à une soirée normale. Cleïa restait adossée au comptoir, suivant les faits et gestes de tous les hommes. Neil gardait la main sur la corde de son arc, une flèche à la pointe encore sanglante encochée. Le mystérieux étranger buvait mystérieusement une bière dans

son coin, seul un bout de sa table avait été sectionné par une frappe perdue. Les épées au-dessus du comptoir avaient réduit leur luminosité au minimum, à la demande de Stu, très fier de donner des ordres à ses congénères.

Puis un homme entra par la porte fracassée de l'auberge. Capuchon rabattu, il s'arrêta net en voyant la moitié de ses troupes en train de boire du vin ou de la bière, au milieu des cadavres. Il porta sa main à la bouche, fit mine de reculer un instant, puis s'avança lentement. Il faisait visiblement de gros efforts pour ne pas faire demi-tour. Il repoussa le capuchon quand il fut au milieu de la pièce, et s'adressa directement à Cleïa.

- Tu étais donc bien là, sale chienne...

Varrik se tint prêt à se lever pour retenir l'elfe. Trop d'objets pointus à sa portée, il eut très peur pour la vie de ce nouvel émissaire.

- Ah mon prince ! fit Cleïa avec un ton faussement admiratif. Comment va la tige royale ?

- Cela ira bien mieux quand toute ma garde te sera passée dessus, saleté de voleuse.

- Si mal que ça ? désolé mon chou, continua l'elfe, hilare.

Varrik préféra couper court avant la conclusion inévitable de l'échange.

- Le temps des mamours est terminé. Vous êtes le prince sudiste, je suppose ?

- En effet, et vous êtes ?

- Varrik, l'heureux propriétaire de ces lieux. Je peux vous offrir quelque chose ?

- Sa tête, à elle.

- De liquide, je parle.

- Son sang, à elle.

- Bon, on tourne en rond, conclut Varrik. Allons droit au but : nous sommes prêts à écouter les conditions de votre reddition.

Le prince interloqué observa Varrik, pour confirmer qu'il ne plaisantait pas. Il eut un sourire narquois.

- Vous ne tiendrez pas éternellement. Et maintenant que je sais qu'elle est là, je peux tout faire brûler. Cela m'importe peu.

- Ce serait gênant de faire cela alors que vous êtes dedans.

- Nous sommes supérieurs en nombre. Vous ne tiendrez pas cinq minutes de plus.

- Nous tenons depuis plus que cinq minutes. Ce qui me gêne n'est pas de tenir. C'est de décapiter d'éventuels bons clients. Pas que ce soit mauvais de faire un peu d'exercice. Mais c'est mauvais pour le commerce. Et mon jardin potager est déjà plein de cadavres. Bref, j'ai de bonnes raisons de vous demander de vous rendre.

- Vous êtes stupide. Une fois que je serais sorti d'ici, je ferai flamber cette bicoque.

- Tout est donc affaire de ne pas vous laisser sortir, Prince, fit Cleïa en observant nonchalamment le fil de sa lame.

- Toi la ch...

- Alphonse ? fit une nouvelle voix.

Un nouvel arrivant fit irruption dans la grande salle, escorté par deux hommes en armure lourde. Un vieil homme, vêtu d'un manteau ample, mais richement décoré. Les quelques bijoux qu'il arborait aux doigts lui donnaient une stature de riche. La couronne perchée sur sa tête grisonnante lui donnait une stature royale. L'interpellé se pinça la base du nez, l'air contrarié.

- Père, je vous déteste déjà pour ce prénom ridicule, mais si en plus vous l'utilisez en public...

- Silence Alphonse. Que faites-vous ici ? Avec une partie du trésor royal semé sur votre

chemin... vous êtes stupide ?

- Oh oui il est un peu débile sur les bords, confirma Cleïa.

- Je vais la tuer. Je vais les tuer tous les deux. Mais je vais commencer par cet aubergiste à la noix.

- Je... commença le roi qui avait visiblement décidé d'ignorer le reste des spectateurs, mis à part son noble fils. Puis ses yeux se posèrent sur Varrik.

Le roi ouvrit la bouche. Ecarquilla les yeux. Et enfin recula d'un pas : il était visiblement surpris et terrifié.

- Vous ? parvint-il à lâcher, le visage déformé par une peur panique.

- Moi, répondit Varrik le plus simplement du monde.

- Demi-tour ! hurla le roi. Retraite ! Tout le monde dehors. Alphonse de Meredith de Touraine, sortez de cet endroit si vous tenez à la vie ou je vous déshérite à l'instant !

Regard interloqué, commun tant au prince qu'aux autres spectateurs. Harn eut la mâchoire qui s'ouvrit et oublia de la refermer.

- Mais père ? Ce n'est qu'un...

- Mais boucle là donc, raclure de prostituée ! On file ! On dégage ! Retraite ! Retraite !

Sur ces mots hautement dignes d'un roi, il souleva son manteau et une partie de sa robe royale pour mieux reculer et effectuer son demi-tour. Au moment de franchir le seuil, Varrik toussota.

- Excusez-moi. Mon auberge ? Les fenêtres étaient magnifiques avant d'être démolie par vos chiens. Du pur cristal... ce serait malpoli de...

- Je vous les paye ! Tout de suite ! fit le roi en ôtant quatre de ses bagues et les lançant sur le sol, accompagné d'un léger ricanement provenant a priori de Neil. Les yeux royaux n'en finissaient plus de s'agrandir de terreur en attendant que Varrik eût l'air satisfait.

L'aubergiste attendit un instant, peut-être pour savourer simplement l'effet sur le roi, ou plus simplement en attendant qu'il lâche une autre bague. Mais le roi trop paniqué pour supporter cet instant supplémentaire s'éclipsa dans un froissement de vêtement, accompagné de ses deux gardes du corps.

Seul Alphonse, resta immobile, debout, complètement perdu. Varrik, bon prince, désigna une chaise libre de la main.

- Une bière ?

Cleïa toussa, mais ne dit rien.

L'homme scruta l'aubergiste, baissa la tête et lui tourna le dos. Il marcha d'un pas nerveux vers la sortie. Sur le seuil, il s'arrêta, hésita, fit mine de se retourner, puis secoua la tête et disparu dans le monde extérieur. Ne restèrent plus qu'une poignée de soldats précédemment mercenaires, actuellement sans emploi, et les compagnons de Varrik. Les regards étaient fixés sur ce dernier.

- Ne me regardez pas comme ça, il a dû me confondre avec quelque chose d'autre, mentit Varrik. Bon ! Ceux qui aident à me nettoyer ce foutoir auront une tournée gratuite. Et que ça brille !

Et dans un grincement de chaise, l'auberge fut nettoyée des restes d'humains, sous l'œil attentif de Varrik. Alliés et anciens ennemis, main dans la main, réunis par la promesse d'une boisson offerte.

L'aubergiste eut un sourire, se détendit sur sa chaise, et profita de cet instant de répit avant le prochain client.



Sekai

1648, je me tiens aux haubans d'une goélette, la mer démontée sous moi me crache à la figure. C'est mon amante, et je l'ignore, la snobe, la raille. Elle ne fait pas le poids face à mon envie de vivre. Les masses d'eau me fouettent le visage de leurs langues froides et dénuées d'âme. Derrière moi, on me traite de fou et l'on confie mon âme aux soins de dieu. Les pauvres, s'ils savaient ! Je me retourne, et 1813 m'ouvre ses bras, avec ses *gentlemen* de pacotille et la fumée qui s'élèvent de leur tabac et de leurs champs de bataille cérébraux.

Deux guerres, aux armes différentes, mais aux atrocités sans pareil. Qui peut cracher mieux que moi, qui ai goûté aux deux ? Mes bottes font crisser le plancher couvert de verre brisé que je foule tandis que j'avance follement, le fusil au poing, dans une maison remplie de Français. Je suis Russe aujourd'hui, et je chasse du soldat napoléonien. La guerre est mon dada, même si je triche avec la mort. La même année, Londres, mes bottes crissent sur un parquet ciré, je danse avec une voluptueuse créature au rythme d'un trio de violoncelle.

Belle comme un ciel étoilé, sa tête se penche avec un demi-sourire et des yeux qui me promettent plus que la nuit, ils m'offrent la vie. Je la retrouverai quelques mois plus tard, au fond d'une ruelle, son cou gracile brisé, les yeux pétrifiés, le corps encore tordu de douleur couvert d'immondices. Mon âme meurtrie repart : les bas-fonds sont plus violents qu'une bataille, seulement ses victimes sont plus discrètes, ses témoins, plus insouciant. Je songe aux massacres de masse et au fait que l'humanité a au moins le mérite d'être constante.

1911, je rachète un abattoir. J'ai besoin de liquidité. Mes trésors américains sont exposés dans des musées ou enfouis sous des immeubles qui poussent comme des larves de mouches sur un cadavre. Mais 1914 le véritable abattoir commence. Nous sommes tous des hommes, au fond, mais c'est l'année où j'en douterai le plus, en voyant les plus sages d'entre nous perdre la raison.

Peu sont ceux qui reviennent d'une tranchée sans être profondément choqués, transformés. Pure folie, mais j'y participe pour je ne sais qu'elle raison obscure. Peut-être que j'aime côtoyer la mort, seule inconnue de mon existence. Un plancher étranger craque sous mes bottes. Encore. Un soldat derrière moi confie mon âme à Dieu. Encore ? Juste avant qu'une balle bien placée ne traverse la fenêtre puis sa tempe. Je ris à cause du bruit burlesque qu'a fait son crâne en se creusant sous l'impact. Je crains simplement d'être devenu fou. Mais j'avance, car c'est le jeu qui veut ça. Les guerres sont mon exutoire. Je frappe et tue mes semblables. Et mes semblables font de même, avec une passion pour la vie que démentent leurs giclées de vomi quelques minutes après que la bataille soit finie. Les gens de l'arrière ne comprennent pas ce qu'on ressent sur le moment, ni ne peuvent comprendre, ce qui se passe en l'espace de quelques secondes, quand nous choisissons à la fois de vivre, de tuer, de survivre quoi qu'il en coûte, tout en sachant, au plus profond de ses tripes, que cela nous changera pour le restant de notre vie. Vivre est un désir coupable, égoïste, profondément égoïste. Il n'y a que l'arme au poing, le sang sur les mains, qu'on finit par le réaliser pleinement.

L'homme dans le miroir le matin, trouvera un inconnu le soir. Certains ne tiennent pas et choisissent de mourir. Par principe ou moralité ou simplement par malchance. Je cherche dans les combats ce choix, mais je sais bien que ce n'est qu'illusoire.

Les dés me concernant sont pipés, je triche avec l'homme qui me fait brutalement face. Il a choisi de vivre et donc de me tuer. Il est maigre, les doigts calleux, aplatis, tenant fermement une vieille épée qui date des invasions russes – je le sais j'en avais une. Ses yeux sont hagards, paniqués, incertains. Paysan ? Boulanger ? Un maître d'école ? Dactylo ? Je ris brutalement, stupidement, de l'ironie de la scène que je me représente de l'extérieur.

Lui, en revanche, il m'embroche d'un coup de sabre. Le sang trace son auréole écarlate. Je regarde ses yeux s'agrandir d'effroi face à son acte. Il a pris la vie. Dans tous les sens du terme. Il tombe à genou, tremblant, pleurant. Il lâche tout et met ses mains devant son visage pour se masquer à son acte. J'ôte ce qui me gêne et je le console. Je parle dans sa langue et lui dit que tout ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie. Il me regarde et souri. Il est heureux. Jamais je n'avais vu de sourire aussi heureux en un tel endroit. C'était presque d'une violence inouïe. Je vivais, il n'avait donc pas tué, il était donc toujours le même homme que ce matin. Un homme déguisé en soldat. Seul le monde tournait à l'envers autour de lui.

Il s'appelait Hans. Il était maître boulanger dans une petite ville au sud de Berlin. Il me le raconta d'une voix calme, douce, comme si son âme avait été profondément lissée, épuisée par le monde de la guerre. C'était pendant que nous nous cachions dans le grenier. Pendant que d'autres hommes en bas se tuaient en hurlant pour couvrir leur peur et leur agonie. J'ai protégé Hans. Nous avons attendu trois jours là-haut. Qu'était-ce pour moi, trois jours au milieu de mon éternité ? Une autre éternité je pense.

1924. Hans a prospéré. Revenu vivant à Berlin, il était heureux et les gens se sentaient étrangement bien avec lui. Certain, me racontait-il quand je lui rendais visite, lui conseillait d'abandonner la pâtisserie et de commencer une carrière d'orateur. Il riait à cette idée et me

tendait une tasse de chocolat chaud, crémeux. J'ai toujours gardé un souvenir d'une grande acuité sur son chocolat chaud, je n'en ai jamais bu de meilleur. Jamais de son vivant, il ne me posa de questions sur l'auréole de sang sur ma chemise. Pendant nos trois jours, le cercle était devenu presque noir, mais on ne pouvait l'ignorer, pas plus que la déchirure dans le vêtement. Pas plus qu'il ne s'étonna que les rides n'accompagnent jamais mon visage comme elles accompagnèrent le sien au fil des ans. J'ai su plus tard, bien plus tard, que d'autre le lui avait fait remarquer mes bizarreries, mais qu'il se contentait d'un sourire et d'un haussement d'épaules. Les trajets en bateau n'étaient plus aussi drôles que lorsque je me suspendais aux haubans, défiant l'océan. Du coup je restais dans l'Ancien Monde et pu y apprendre les rudiments de la médecine pour ne plus penser à chercher une guerre où mourir et tuer.

1943. Je n'y pris pas vraiment part. Hans m'avait transformé malgré lui. Avec un seul regard. J'étais installé en Allemagne depuis 32, mon abattoir anglais avait survécu sans dégât au krach boursier de 29 et j'en étais sorti au final très riche. Mais quand les choses décident de chauffer, elles ont des signes avant-coureurs. Comme l'air qui s'alourdit avant un orage. Je mis à l'abri la famille de Hans et tous ceux sur qui je pouvais mettre la main pour leur éviter d'être enrôlés de force. Hans me faisait une confiance aveugle, et a suivi mes conseils, même si je soupçonne sa femme de m'avoir toujours sincèrement détesté et tenter de l'en dissuader.

J'ai aussi ôté des vies durant cette période. Pas seulement des nazis convaincus. La folie humaine danse toujours à proximité d'un abîme sans fond, mais je pense que durant cette guerre, nombreux sont ceux qui attendaient simplement une excuse pour sauter à pieds joints dans cet abîme. Ils violaient et tuaient sous n'importe quel prétexte. Ou quand les choses devinrent particulièrement désespérées pour l'Allemagne nazie ; sans un mot, leur désespoir était devenu un prétexte. Je quittais l'Allemagne en 44. J'avais été exécuté au moins huit fois dans différentes villes, cela devenait lassant. Et puis les choses approchaient de la fin. À Berlin, les drapeaux étaient accrochés depuis trop longtemps, le rouge flamboyant de 39 avait laissé place à un gris terne et sali par la pluie, la poussière et les bombardements. Plus personne ne les regardait. En fait, il ne restait plus personne pour s'acquitter de cette patriotique tâche.

Le Pacifique m'attirait, et je savais que la guerre était là-bas aussi. Mais je mis presque un an pour atteindre le Japon. C'était après la bombe. Leurs yeux hagards, les visages défaits d'incompréhension, de tristesse et souvent de honte. J'y ai rencontré Toki, une petite fille de huit ans, en descendant du train. Elle s'occupait de son frère Hito, qui avait cinq ans. Le petit gars n'était qu'un enfant perdu, lui aussi abandonné, qu'elle avait recueilli. Ce jour-là, elle vendait simplement des fleurs. Puis des cigarettes qu'elle volait habilement aux Américains de passage. Elle était souvent rouée de coups, par d'autres gosses du quartier. Hito faisait de son mieux pour l'aider, mais il devait bien savoir quelque part que sa simple présence suffisait à lui insuffler la force de se remettre debout. Jamais je n'avais vu une telle volonté de vivre et de se battre. Pour elle, pour Hito. Parfois, elle acceptait de prendre une orangeade dans la baie de Tokyo avec moi. Je faisais semblant de ne pas voir que la moitié de mon paquet de cigarettes disparaissait à chaque rencontre, et elle faisait semblant de ne pas voir que je ne fumais jamais. Elle m'apprenait le japonais et je lui enseignais un peu d'allemand, d'anglais et de vagues notions de français. Elle mélangeait tout, comme moi je m'emmêlais les pinceaux dans les mots qu'elle m'enseignait avec parcimonie. Mais cela la faisait rire, et j'aimais la voir rire. Tout comme le sourire de Hans dans cette maison, son rire semblait d'une puissance inouïe. Des forces de la nature défiant la stupide gravité du monde.

Elle vivait dans une vieille cabane de jardin. La première fois qu'elle fit appel à moi en dehors de l'orangeade et mes leçons d'allemand, fut lorsqu'Hito tomba malade. La dysenterie, gastroentérite, tout cela était commun, et mortel. On trouvait des morts dans toutes les stations de train de la région. Abandonné, par leur semblable, puis par eux-mêmes. Hito avait de la fièvre, vomissait, et maigrissait à vue d'œil. Toki n'avait pas assez de cigarettes pour se payer un docteur. Et elle savait que j'en étais un. Elle frappa à la porte de mon immeuble comme une forcenée. J'entendis ma logeuse tenter de la chasser sans succès. Une boule de nerfs et de larmes déboula dans mon salon. Je venais d'enfiler mon pardessus et de prendre ma valise de médecin. Ma logeuse resta interdite devant cette scène, brutalement silencieuse. La lumière rouge du lampion de mon salon empourprait les joues de Toki qui me regardait, silencieuse. Et moi, lui rendant son regard d'un sourire silencieux. Elle pleura en se retournant et m'ouvrit le chemin, sans un mot. Je la suivis jusqu'à la cabane pouilleuse, mais qui était relativement propre à l'intérieur. De la paille fraîche, les murs étaient lavés et les fissures colmatées ; les matelas rapiécés étaient propres, sans doute volés. Je soignais Hito comme je pus sur l'instant, mais il lui fallait surtout une alimentation plus saine que de la viande avariée trouvée dans une poubelle. À partir de cette mémorable soirée, je passais tous les deux jours les voir et manger avec eux. Je ne disais rien, simplement j'apportais un sac avec un repas encore chaud que je disposais devant moi, accroupi dans la petite cabane. Toki s'installait alors, prenait le sac et partageait équitablement. Puis elle commençait naturellement à m'apprendre le japonais avec un sérieux digne d'un professeur d'université.

Hito alla mieux. Toki devint deux fois plus chapardeuse et virulente. Elle se battait avec la vie, chaque jour. Arpentant les rues, faisant les poches ou les poubelles, le plus souvent les deux. Encaissant la douleur de chaque instant. La vie était une chienne pour elle, mais Toki le lui rendait bien. Coup pour coup.

Hito alla mieux et l'aida du mieux qu'il put, à sa manière. Une fois guéri, il passa son temps à manger ce qu'il trouvait et à se battre. Quand il eut 10 ans, il défia ruelle après ruelle, dominant chaque gamin qui avait un jour frappé sa sœur. Il prit bientôt le contrôle d'une petite horde de brutes soumise.

1958. Je suis parti du Japon en 50, et je suis revenu huit ans plus tard, en réponse à un petit message de Toki. Au sujet de Hito.

Elle me conviait à ses funérailles.

Je la rejoignis, sans ignorer la boule de plomb que je ressentais au fond des tripes. Elle était malgré son jeune âge doté d'un regard pénétrant, pétillant qui débordait en un seul instant de plus de vie qu'un être normal en une année. Malgré la peine, elle restait fidèle à elle-même. Les gamins battus par Hito treize ans plus tôt étaient devenus de nouveaux frères pour elle. Elle veillait sur eux comme elle avait veillé pour lui. Je pense ne l'avoir jamais vue abattue ou défaite. Préoccupée dans le pire des cas, mais sans plus. Je me souviens de la pluie qui claquait contre la pierre froide. L'encens peinait à brûler, mais tous ceux présents honoraient sa mémoire.

Ils avaient créé une fondation, dont la base était l'immeuble que j'avais habité, racheté et offert à Toki et son frère à mon départ. Je ne me leurrerais pas. Toki restait à la tête d'une famille créée dans le sang, la douleur et la violence. Elle n'engendrerait pas que la paix en son sein, et très souvent il était plus question de guerre et d'agrandir le clan. Mais si sa force, sa conviction de protéger les siens la transformaient en un être implacable, elle restait dotée d'amour et de compassion. Quand je décidais de repartir, elle m'embrassa fougueusement. Je ne pus l'en empêcher, et pour être complètement honnête, je n'ai même pas pensé à la repousser. À vingt et un ans, c'était une femme magnifique.

1964. D'autres guerres secouent le monde, mais je ne veux plus m'y intéresser. J'ai enterré Hans. Il était malade, mais dirigeait toujours sa boulangerie familiale en Belgique. Il mourut paisiblement, avec le sourire que je lui connaissais. C'est son fils qui m'approcha, et me confia que jusqu'à la fin, son père n'avait jamais voulu raconter notre rencontre en détail. Il me posa donc la question, curieux. C'est sans importance, lui ai-je répondu. Car maintenant que Hans était parti vers un monde meilleur, c'était la pure vérité. Je pris soin de sa famille et fit en sorte qu'elle puisse revenir au pays, après presque 20 ans d'absence. La boutique avait été reprise, j'ai dû la racheter à prix d'or, mais mon abattoir anglais, toujours sur pied, me rapportait largement de quoi voyager et acheter ce que je voyais.

À l'abri du besoin, il est toujours plus facile de philosopher sur le monde. C'est donc ce que je fis, tout en recevant sporadiquement des nouvelles de Toki. Pour rire, elle mêlait à ses délicats caractères japonais quelques mots d'allemand et de français. Je souris toujours en les relisant. La vie est rude, les gangs se disputent chaque rue. L'opium n'est plus à la mode, d'autres drogues le sont et les guerres de territoire ou de point de vente sont d'autant plus enragées. Mais c'est un monde souterrain. Quatre rues plus loin, le quartier commercial et touristique semble propre de tous ces aléas. Un monde différent, irréel. Elle se surprenait parfois à vouloir emmener des touristes au fond d'une ruelle pour les dépouiller, non de leur argent, mais de leur bandeau. Celui qui masquait leurs yeux, leur âme. Mais elle savait bien qu'ils auraient simplement peur, sans pour autant parvenir à éveiller leurs esprits au niveau du monde réel. De son monde réel. Elle finit toujours ses lettres par un caractère qui signifie « reviens ».

Je cède, un beau jour de printemps, prends quelques bateaux – je ne supporte pas l'avion – et me retrouve dans la baie de Tokyo, à marcher comme au lendemain d'une rencontre avec Toki après une orangeade. Celle-ci m'attend devant notre immeuble, droite comme un i, vêtue d'un pantalon noir et d'un sweat blanc, les mains jointes et le visage empourpré. Pour la première fois, elle a peur d'être seule, et en même temps, elle est heureuse. Cela se voit.

Moi qui avais vécu si longtemps, je n'avais jamais goûté réellement au repos. Jamais je n'avais pris le temps de découvrir la raison pour laquelle certains sont prêts à tuer pour protéger leur famille. Je pénétrais dans mon ancien immeuble et n'en ressortirais que plusieurs années plus tard, quand je fis la découverte qu'il y avait pire que de mourir, pire que de se blesser, ou de devoir tuer des inconnus pour survivre.

Il y a la mort de ceux qu'on aime, et qui nous ont fait partager cette idiotie qu'est le bonheur.

1979, quand Toki quitte notre monde, je décide d'en faire autant. Du moins de m'en éloigner temporairement, le temps d'encaisser. J'ai donné officiellement mon abattoir à un vieil et fidèle employé qui ne m'a jamais vu. Je suis là depuis trop longtemps, et malgré que le monde semble changer autour de moi, je suis conscient que l'homme qui le foule lui, change bien plus lentement. Je ne suis déjà plus celui qui chevauchait la mer des siècles auparavant. Face à des choix drastiques, la survie prime. Dans le confort, des jugements hâtifs sont donnés sur le passé ou le présent. Ce qui n'empêchera jamais les erreurs du passé d'être finalement répétées.

Il est devenu clair pour moi que certaines choses sont faites pour se reproduire. Plus nous sommes nombreux, plus nous avons de raisons de nous haïr. Et comme nous sommes devenus des artistes terriblement efficaces dans le domaine de la destruction...J'ai regardé le monde, et j'en ai conclu que c'était un être vivant. Et comme tout être vivant, il doit se nourrir aux dépens de quelque chose, de quelqu'un. Il va croître, devenir colérique, puis s'assagir ; ensuite, il va aimer, désirer. Puis, il va perdre tout ce qui lui est cher, tout ce qu'il a découvert. Il va comprendre la futilité des choses. Pour finalement disparaître et laisser la place à sa progéniture, naïve et turbulente, avide d'expériences. Comme toutes les progénitures.

Je l'ai déjà vu. Et puis, c'est comme un orage, on peut le sentir à l'avance...

# L'Ascenseur

Je raccompagnais mes amis dans la cage d'ascenseur quand je pris conscience à quel point il était vieux, étroit et bruyant. Mais à l'aide de quelques grammes d'alcool dans le sang, il était relativement difficile de faire la différence avec le son de mon cœur qui pompait de joyeux hymnes éthylique dans mes veines.

Il me vint brièvement à l'esprit qu'il avait fait l'objet de plainte dans la copropriété si j'avais bien compris, mais le Gardien de l'immeuble se débrouillait toujours pour remettre la réparation à plus tard. Là, debout sur le seuil de ce fichu ascenseur, en tenant les portes à mon plus vieil ami qui essuyait quelques chose sur sa veste en roulant des yeux de morue oubliée au soleil, il me revint les paroles du Gardien concernant la maintenance dudit ascenseur : « Il monte, il descend, il s'ouvre. Vous voulez quoi de plus ? ». Rachel, ma femme l'avait surnommé Morgan. A cause de sa ressemblance avec l'acteur Morgan Freeman. Et elle n'avait pas tort. Mais à l'heure actuelle il pouvait ressembler à Peggy la cochonne, elle n'aurait pas tort non plus. Avec dix-huit bières et trois bouteilles de champagne, on est forcément d'accord avec beaucoup de chose concernant l'univers et la ressemblance entre les concierges et les acteurs d'Hollywood.

Après tout, c'était la fête. L'installation dans notre premier appartement, et pas des moindres s'il vous plaît : un vaste six pièces avec une terrasse qui dominait un Londres embrumé. Et tout ça à deux pas d'Oxford Street, ma rue préférée. Une grande tour, à l'architecture emprunté à l'époque Victorienne. Elle ne payait pas de mine, elle avait son caractère (comme disait l'agent immobilier), et les nombreux ravalements avaient bien pris soin de conserver ce caractère ou éventuellement de le souligner. La tour faisait 15 étages, desservie par deux ascenseurs. Bien que haute elle était assez mince et même maintenant je suis sûr qu'elle ne respecte aucune norme de sécurité. En fait quand j'y pense, je suis sûr qu'elle ne doit respecter aucune règle d'architecture contemporaine.

Mais le réel problème était que l'un des deux ascenseurs était bruyant, cabossé et rouillé à beaucoup d'endroit. Le vendeur s'était bien gardé de nous faire prendre celui-là, et avait insisté pour que l'on prenne celui qui avait été rénové, avec un affichage digital et un panneau électronique. L'autre utilisait encore une console avec de gros bouton noir, dont les chiffres étaient estompés par endroit, et qui grinçait quand on les enfonçait avant de claquer bruyamment quand on insistait trop. De préférence nous prenions le plus récent. Mais celui-ci tombant souvent en panne - comme le fait souvent tout ce qui est récent - on se rabattait sur le vieil ascenseur.

Ma fiancée dans sa belle robe de soirée qui mettait ses jambes tellement bien en valeur – les dévoilaient tellement serait plus exact - me fis signe de revenir vite avec un petit sourire aguicheur. Eméché ou non j'étais pressé d'obéir. Je lâchais finalement la porte quand le dernier convive monta à bord. Les deux portes rouillées couverte de rayures semblable à des griffures se refermèrent sur ma tendre qui esquissait le sourire de mise pour les invités mais avec un beau regard pour moi. Je soupirai pendant que l'ascenseur entama sa descente.

Nous habitons au 10ème étage. La descente prend une bonne trentaine de seconde avec le nouvel appareil, et le triple avec l'ancien. Mais en bonne compagnie, le temps passe plus vite, on ri on discute, on se remémore déjà des parties de la soirée (qui avait vomi en premier ou qui avait enfin battu le record d'enquillage de bouteille de bière – la même personne soit dit en passant) et les portes se rouvrirent sur le hall de l'immeuble désert.

Je les accompagnai jusque dans la rue, les saluant de la main quand ils s'engouffrèrent dans leur véhicule respectif. Souriant et riant par intermittence presque malade tant j'étais de bonne humeur, debout au milieu de la nuit à échanger des blagues à voix haute. Je restais sur le trottoir jusqu'à ce que les feux arrière de la dernière voiture disparaissent à un angle de rue, avec un dernier coup de klaxon à mon intention.

Puis je me rendis compte que j'étais seul, dans le silence, sur le trottoir humide de mon immeuble, à 3 heures du matin. Je frissonnais, croisais les bras non sans faire passer ma main par ma poche pour m'assurer que j'avais bien ma clef pour rouvrir le hall. Rassuré je gravis rapidement les 4 marches qui menaient à l'entrée, même si je ne me souvenais pas les avoir descendue à l'aller. Pourtant ma mère m'avait bien appris à faire attention à tous les escaliers du monde : sa plus grande peur était de me perdre dans un accident type peau de banane en haut des marches.

Le hall était déjà plus chaud, et je remerciais mentalement le Gardien d'avoir laissé un peu de chauffage même à cette heure là. J'appelai l'ascenseur. Le nouveau. Evidement la diode ne s'alluma pas plus que lors de ma précédente tentative. Le vieux en revanche était là. Porte close mais la ligne cabossée de la double porte laissait filtrer la lumière de la cabine. Il m'attendait donc. Accueillant. Si on veut. Il ouvrit ses portes béantes dès que je frôlais le bouton d'appel, comme pour me prouver à quel point j'avais raison de faire mon choix. Je pressais le bouton rond à demi effacé portant le chiffre 1 (décalé sur la gauche mais le zéro avait disparu depuis visiblement des lustres), et l'ascenseur se mit en branle avec ses milles craquement. Mais il était désespérément silencieux pour moi, après la descente en joyeuse

compagnie, j'avais presque l'impression d'entendre nos échos de fête et de rire. Mais les parois de métal déformé ne me rendirent qu'un hideux reflet de moi-même, et de ma solitude. Je m'appuyais contre la paroi la moins déformée et attendis, ma jovialité devenue cendre froide.

Puis les bruit que je détestais tant se remirent à gronder : couinement, grattement et craquement comme du sable qu'on verse sur un rail en métal et qu'une roue vient pulvériser. En journée je n'y prend pas garde, et on est rarement seul dans cet ascenseur. Mais évidemment au milieu de la nuit, l'immeuble était silencieux de tout bruit humain, mais était rempli de ses propres bruits de son propre souffle. Et l'ascenseur en était le cœur principal. Au niveau du 3ème étage il trembla un grand coup et sembla presque s'arrêter. Mon cœur se serra à l'idée de ma belle allongée sur le lit, endormie vu que son homme était resté coincé toute la nuit dans l'ascenseur, mais la cage s'ébranla et se relança, plus bruyante que jamais. Grattements, frottement et couinement devinrent si assourdissant que j'eus l'impression que j'entendais des chuchotements entre deux grincements. Au cinquième étage, la cabine reçut un nouveau coup de boutoir et je sentis dans mon dos les parois trembler et onduler. Le plafonnier vacilla à peine, mais je sentis sous mes pied que la cabine avait oscillé un instant. Ma fiancée s'évapora de mes pensées et mes yeux se concentrèrent sur l'aiguille rouillée qui indiquait sur un vieux panneau de bois circulaire l'emplacement de la cabine. Entre le 5ème et le 6ème étages j'entendis des bruit de galopade sur le toit. Ça partait, ça revenait, s'arrêtait, repartait, semblait tourner autour du plafonnier et de la trappe de maintenance (Interdiction d'ouvrir en marche, pouvait-on lire) puis le bruit s'évapora. J'imaginai un gros rat sautant de l'ascenseur en marche, tarzan miniature dans une jungle moderne. J'eus presque envie de sourire, mais au septième le plafonnier s'éteignit et un vacarme assourdissant heurta la cabine sur la face opposé à celle où j'étais adossé. La lumière revint et je vis avec étonnement qu'une nouvelle bosse s'était formée, piqueté de rouille.

L'ascenseur fut brutalement pris d'assaut par mille coups de boutoir, comme si la cabine était devenu un tambour pour un enfant géant. Je fus secoué et jeté au sol par les chocs répété qui heurtaient tout les côtés en même temps pendant que mon esprit commença à traduire les horribles grattements par des pattes griffues qui essayaient d'entrer. Et effectivement cette impression fut renforcée par la certitude d'entendre les chuchotement, mêlé à des grognements rauques. Le plafonnier clignota à chaque coup, et deux boutons du panneau sautèrent pour rouler au sol – le 3 et le 5. L'aiguille n'indiquait plus rien, elle avait rejoint les boutons, sur le sol, avec moi. Je n'arrive pas être sûr mais je ne crois pas que j'avais peur. Surpris, hébété, sans doute, mais pas effrayé. Mais je ne m'attribue aucun courage, j'avais beaucoup bu et l'alcool me protégeait.

Mais la cabine semblait tenir malgré tout et avançait encore. Le plafonnier clignota puis des bruits de pas – de vrai pas – résonnèrent dans toute la cabine en provenant du plafond. Je crois que j'ai commencé à trembler. Ils allaient et venaient, comme le rat avait fait un instant avant. Un coup de boutoir résonna encore mais je n'y fis pas attention. J'étais figé, les yeux rivés au plafonnier trop fatigué pour m'éblouir, comme si je pouvais le percer du regard et voir ce qui se tenait au dessus de moi. Je vis la trappe de maintenance. Comme le reste elle était bosselé et rouillée, comme si personne n'avait jamais pensé à l'ouvrir une seule fois. Et j'eus envie de l'ouvrir, pour voir, pour m'expliquer, peut-être pour me convaincre de quelque chose. Mais surtout j'en avais tout simplement envie. Je me relevais, oscillant au gré des chocs et grimaçant quand un grattement se terminait en plainte aigue sur le métal, et ma main se dirigea vers la trappe (Interdiction d'ouvrir en marche). J'attrapais la poignée encastrée et m'apprêtais à pousser dessus. Je sentis en moi comme une plainte, comme si une petite chose s'agitait en protestant. J'eus envie de l'ignorer et j'assurais mes appuis pour mieux pousser. Mais la petite chose en moi grossi et devint une évidence. Je n'avais aucune envie de savoir. Je me rendis compte brutalement du silence au dessus de ma tête, mais je sentis tout aussi brutalement la présence de ce qui attendait au dessus de la trappe. Je sentis aussi sa volonté, et je compris - comme un enfant qui comprend le tour du magicien - que je ne voulais pas ouvrir cette trappe, pas du tout. Mais que *lui* voulait.

Et j'avais beau avoir 23 ans, une bonne situation, et une vie sociale normale, je me jetais au sol, les bras sur la tête, attendant que cela cesse. Les pas recommencèrent et j'entendis les griffes griffer, les coups redoublèrent et les chuchotements se faire rires et insulte.

Puis tout cessa. Je relevais la tête, les yeux en larme, pour voir que la cabine avançait normalement à présent. Je me remis debout. Dès cet instant j'eus envie de croire à une erreur, un délire éthylique. Mais mon pied marcha sur un bouton (le 5) et je me mis à pleurer.

Les portes s'ouvrirent, mais je n'arrivais pas lever la tête.

- Bonsoir Monsieur, fit une voix. Vous allez bien.

Ce n'était pas une question. Je relevais enfin le visage et vis le Gardien. Un noir d'un âge indéfinissable, avec un bleu de travail plus tout à fait bleu et une casquette de la même teinte de guingois sur son crâne. Il entra dans la cabine et se pencha pour ramasser les deux boutons et l'aiguille.

- C'est toujours les même qui tombent, il faudrait que je pense à investir dans de la colle ou quelque chose comme ça, dit-il en remettant les boutons, puis il remit l'aiguille sur le cadran et avec le doigt la tourna sur le 14. Il ajouta en me regardant : « On va redescendre ensemble jusqu'à votre étage. Je pense que vous êtes un peu loin là non ? » Il n'attendit pas que je réponde et appuya sur le 1 qui était un

peu décalé à gauche. Celui-ci résista un peu à la poussée, car une nouvelle bosse gênait un peu le mécanisme à présent. Le Gardien ne se tourna pas vers moi et je restais silencieux. Ma tête était vide. Aucun bruit ne survint et les portes se rouvrirent. Je n'avais même pas senti la cabine bouger. Ma porte était entrouverte, à mon intention je suppose. Je sorti toujours sans prononcer une parole. Finalement les portes commencèrent à se refermer sur lui, mais il les arrêta en appuyant sur le bouton de blocage. Je lui jetais un regard vide. Il hocha la tête avec une esquisse de sourire puis parla doucement : « Ce n'est pas une bonne idée d'ouvrir la trappe quand l'ascenseur marche, monsieur. En fait il n'est pas nécessaire pour quelqu'un comme vous d'ouvrir cette trappe. Mais je suis sûr que vous le savez maintenant. » Il lâcha le bouton et les portes se fermèrent. Mais avant que la cabine ne se ferma, il ajouta : « Je ne serai pas toujours là pour vous en empêcher. » Puis j'entendis la cabine s'ébranler et descendre.

Aujourd'hui j'ai huit ans de plus et un enfant. Ma carrière marche bien et nous gagnons bien notre vie. Ma fiancée est maintenant ma femme. Et nous habitons toujours la tour de 14 étages. Le vieil ascenseur est toujours là. Quand ma fiancée me vit revenir ce soir là, elle devina qu'on ne ferait pas l'amour. Elle ne posa pas de question, elle compris, et je crois que c'est ça qui fit que je l'épousais 6 mois plus tard, et 6 mois en avance de ce que j'avais prévu.

Je repris l'ascenseur. Plusieurs fois, mais jamais de nuit, jamais seul.

J'écris aujourd'hui car le Gardien est mort. Un cancer nous a-t-on dit. Ils vont en prendre un autre d'ici quelque semaine et beaucoup de locataires soupire de soulagement car ils vont enfin avoir deux ascenseurs neuf. Je viens de me disputer un peu avec ma femme, car j'ai décidé qu'on déménageait. Mais elle a senti encore une fois que ce n'était pas la peine d'insister. Pas là-dessus.

Le Gardien n'est plus là, et je ne veux pas être là quand ils enlèveront l'ascenseur.

Ni quand la cage de l'ascenseur sera grande ouverte.

Ni quand la cage sera ouverte.

*Torcy, le 9 octobre 2003*

# La Fleur

Le feu, encore une rafale. Cela explosa juste au dessus de nos têtes.

Adossés au mur de la tranchée, on pouvait tous sentir la terre trembler. Je regardai le petit jeune devant moi. Roland. Je me penchais sur lui, et vis ses yeux s'écarquiller. La peur était déjà sur son visage, imprimé en un masque permanent. Car nous avions peur en permanence. Tous peur. Si jeune, et il était déjà marqué, lui aussi.

- Elle est mal mise ta baïonnette...! Hé, Gérard ! Regarde sa baïonnette, elle est juste bonne à embrocher les courants d'air...

Mon humour résonne ici. Il résonne comme un rire dans un cimetière. Le Gérard que j'appelle se mord la lèvre, un filet de bave est collé dans sa barbe. Je me demande s'il n'en a pas brouté la moitié d'angoisse. Je mords ma propre lèvre pour refréner un éclat de rire : assez de blasphèmes en ce lieu. Roland est encore plus blanc que la neige de Russie, mais je lui prends son fusil de ses mains moites et réajuste la lame qui glissait mollement le long du canon. Je tente de serrer l'écrou et de vérifier que les trois pattes de la lame étaient bien fixées. Mais j'ai les mains qui tremblent. De froid. De peur. De terreur. Je laisse tomber. Non que ça lui servirait à quelque chose, de toute façon. Mais il vaut mieux s'occuper les mains que de les regarder trembler. Roland reprend son fusil et hoche la tête dans un semblant de gratitude, même si je n'ai rien fait à sa baïonnette branlante.

Encore un tir de mortier. Il explose au-dessus de nous, suivi de mille abeilles de plomb déchaînées qui ont oublié de prendre le virage. Des morceaux de terre rouge nous arrosent le visage. On se regarde. La même pensée nous traverse : ce n'est pas de la terre, mais nous allons tous faire comme si. Mieux vaut oublier le troisième régiment qui a disparu au-dessus de nous, il y a cinq minutes.

Un hurlement. Une victime ? Non, malheureusement. Celui-là n'en est pas une, pas encore du moins. Un frisson parcourt la tranchée. Roland devient encore plus blanc, je me mordis les lèvres encore une fois, un rire de fou galopant dans ma gorge : je me disais que plus blanc que ça, cela ne pouvait être que transparent.

- Préparez-vous à la charge ! hurla un soldat.

Je repris mon propre fusil, l'essuyais longuement en m'assurant que l'amorce et la poudre étaient encore sèches. Saleté d'arme de réserve, piquetée de rouille. Je sens une main sur mon épaule. Je me tournais et vis Roland qui me regardait bizarrement. En fait non. Son expression n'avait rien de bizarre, juste un peu étrange en ce lieu : de la curiosité. Il montra du doigt ma poche de poitrine. J'y avais mis une fleur. Blanche comme une marguerite, mais ce n'en était pas une. En la fixant, Roland pencha un peu la tête sur le côté, comme le chien qui écoute la voix de son maître, et je ne pus contenir mon rire. Trop c'est trop. Des regards se tournèrent vers moi. D'abord inquiet, puis finalement inexpressif. La folie frappe aussi souvent que les balles ici. Roland releva la tête et afficha un sourire rêveur. Il avait repris des couleurs et tenait son fusil nonchalamment coincé sous son bras.

- Où l'as-tu trouvée ? Je n'en ai jamais vu d'aussi belle. C'est stupide, mais j'ai l'impression qu'elle me parle.

- Où je l'ai trouvée ? Pas ici mon petit, pas ici. Ailleurs.

Mon rire s'était éteint. Avant d'avoir compris, je pleurais. Je me tournais vers le mur de terre,

où deux couteaux étaient déjà plantés. L'un d'entre eux tenant une lettre. Son propriétaire savait qu'il n'y aurait pas de retour pour lui. Mes larmes coulèrent. « Oh si elle me voyait ici ! Que penserait-elle ! Que penserait-elle de nous ! ».

- Aux armes ! aux armes, Cinquième compagnie, préparez-vous à charger, pas de quartier ! hurla encore le soldat.

Roland ne l'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre. Il me regardait, je sentais ses yeux. Et sa main se posa à nouveau sur mon épaule et me força à me tourner complètement vers lui. Ses yeux brillaient aussi, et son visage me rappela d'autres visages que j'avais côtoyés ailleurs. Dans un ailleurs si lointain.

- Raconte-moi, j'aimerais savoir. Au moins d'où elle vient. Il n'y a pas de marguerites ici. Il n'y a que la mort qui pousse ici.

Je me tournais à nouveau vers le mur de terre, et la lettre. Je pensais un instant qu'il faudrait qu'on l'enlève avant qu'elle ne s'imbibe d'eau et ne devienne illisible. Mais après tout... j'allais rejoindre son propriétaire d'ici peu, à quoi bon ?

- Tu veux une histoire ? Si on a le temps, pourquoi pas ? Ce n'est pas une marguerite.

Comme pour réaliser mon vœu, le soldat préposé aux hurlements hurla donc :

- Repos soldats ! l'assaut de la troisième n'est pas fini, ce n'est pas encore votre tour !

Je souris. Les choses avaient toujours une façon particulière de s'arranger quand on en venait à s'approcher d'Eux. Même en parole. Le temps pouvait se suspendre, les fusils faire long feu, et les morts revenir à la vie... rien ne pouvait m'étonner.

- Dis-moi Roland, ta mère te racontait des histoires avant de dormir ?

Il recula comme si je l'avais giflé. Je compris. Je levais une main en signe d'apaisement – non je ne me payais pas de sa tête. Il avait reculé d'un pas, il se rapprocha en hochant la tête, méfiant.

- Eh bien la mienne aussi. Elle me racontait des histoires de flibustier ou de valeureux chevalier... et des histoires de fées. De dragons, de créatures étrange, malfaisante ou bienfaisante. Pour m'apprendre à rêver me disait-elle.

Du coin de l'œil je vis Gérard qui s'approchait de nous, et un autre gars aussi. Je crus qu'ils voulaient tous les deux dire quelque chose, mais finalement l'un se mit à ma droite, l'autre à ma gauche. Les « comploteurs de la tranchée ». Telle une fusée dans ma tête, ce titre honorifique brilla de mille feux avant de s'éteindre, remplacé par l'image de ma mère me contant une de ses histoires magiques. Elle, assise sur ma petite chaise en bois, qu'elle m'empruntait toujours après m'avoir demandé ma permission.

- Quand j'étais enfant, je jouais souvent dans un bosquet d'arbre. Il était près d'un ruisseau d'eau fraîche, qui descendait de la montagne, traversait nos champs et repartait vers l'océan à ce qu'on me disait. Ma mère dans une de ces histoires me racontait que des fées y avaient élu domicile. Bien sûr comme tout enfant qui se respecte, dès le lendemain je me suis mis en tête de les trouver...

Le sourire de mes auditeurs aurait pu suffire à me flatter, mais les deux autres poilus derrières qui s'étaient ajoutés à notre groupe de comploteurs de tranchée me firent hésiter à continuer. Quelque part derrière moi, un homme hurla. Était-ce un des nôtres ? Ou les autres ? Mais je n'arrivais déjà plus à y penser. Mon cœur était déjà parti. Avant même de commencer le récit, je n'étais plus là. Je continuais :

- Le lendemain donc, j'ai fouillé le bosquet. Il n'était pas bien grand : cinq, six arbres, un figuier et un buisson de mûre sauvage. Et le ruisseau qui dégringolait au milieu, cascasant tranquillement sur son petit escalier de terre et de pierre blanchie, avant de repartir à travers nos champs. Je ne sais pas pour vous, mais chez moi quand on cherche des fées, il fait vite chaud. Alors j'ai enlevé ma chemise,

et je me suis baigné la tête dans l'eau froide. C'est là que ma mère prétend que je me suis cogné la tête. Mais elle ne m'a jamais eu l'air très convaincue de cette excuse. Quand j'ai relevé la tête, j'étais nez à nez avec la chose la plus laide que mon existence ait connue – si on exclue Gérard quand il décide de se curer le nez...

Rires.

Rires général, c'est un ordre mon colonel. Et ils obéirent.

Bon Dieu que tout d'un coup la tranchée parut si petite, tellement intime, fermée au monde du dessus qui braillait la mort...

- C'était une sorcière, poursuivis-je. Pas besoin de connaître des histoires pour les reconnaître. Parfois, on est comme les animaux. Quand le mauvais temps arrive, on le sait, quand le prédateur arrive on le sait aussi.

« Et bien je sentis qu'elle était une menace. Ma peau s'était recouverte de chair de poule, et l'eau froide n'y était pour rien. Elle m'attrapa le bras. Elle avait une odeur de chèvrefeuille et de muscade séchée. Presque agréable. Mais sa tête. On aurait dit un crâne sur lequel on avait essayé de coller des morceaux de peau, et quelques poils d'un balai bien sale. Une horreur à visage humain. Et je la vois, me grimaçant un sourire et sifflant entre ses dents comme si j'étais un petit chien. Dans un sens elle n'avait pas tort, car je bondis en arrière pour m'échapper de son étreinte. Je m'entends encore couiner comme un petit chien. Et elle... Elle se met à... gronder. Oui, gronder, je pense que c'est le mot... elle gronde, en me jetant un regard terrifiant : elle avait des yeux en fente, comme ceux des chats. J'ai failli hurler. Et c'est là... »

Le monde réel nous rattrapa :

- Cinquième ! En rang ! Tirez une salve par-dessus la tranchée ! En joue ! *Feu* !

Je tirai ma balle au jugé espérant qu'elle n'achèverait pas un compatriote.

On se rassit, tremblant comme des feuilles. Attendant l'ordre suivant. Il ne vint pas. Le hurleur était reparti, lui et ses ordres. Nous étions à nouveau livrés à nous même pour quelques minutes.

Mon petit groupe de comploteurs se reforma. Je continuais comme si nous n'avions pas tenté de tuer des gens, une seconde avant.

- Le monde était devenu blanc. C'était brutal, comme ces appareils à prendre les images, mais au lieu que la lumière s'en aille, elle était plus forte, et en même temps elle ne m'éblouissait pas.

« Je me souviens ne pas avoir eu besoin de cligner les paupières une seule fois. La vieille sorcière se mit à hurler quelque chose. Il y eut un grand vent autour d'elle, et sa robe noire commença à claquer tel un morceau de voile déchiré en pleine tempête. J'étais tellement impressionné, vous voyez, que j'étais persuadé qu'elle allait s'envoler avec sa robe en guise d'ailes, et aujourd'hui encore je suis sûr que c'est ce qu'elle tentait de faire. Mais elle n'a jamais pu. La lumière m'avait donné du courage. Ma mère m'avait toujours dit que j'en avais. Mais là, c'était la lumière qui m'en donnait. Elle m'inondait les yeux, le cœur, et l'âme si je puis dire. Je me suis jeté sur elle. Une belle prise. Elle ne s'y attendait pas, elle battit l'air de ses mains et sa robe suivit le mouvement, comme attachée à ses poignets, et elle finit par tomber la tête la première dans le ruisseau.

Je me souviens que le monde se mit à tourner autour de moi, puis des mains me saisirent. Ce n'était pas celle de la sorcière, mais d'autres mains. Plus douce. Là mes amis, je peux vous dire que j'ai pensé sincèrement que la mort m'avait pris dans ses bras. Car voyez-vous j'étais dans ce qui se rapproche le plus du paradis. J'avais dû m'ouvrir la tête sur une pierre. Mais je n'avais mal nulle part, sauf que j'étais trempé. J'étais encore dans le bosquet, mais il avait changé de couleur. Les verts étaient plus verts, et le bleu du ciel était ... eh bien plus bleu, presque violet, sans étoiles. Plus

ancien aussi. Et l'air ! L'air était différent. Pur. Si pur que mes yeux perçaient l'horizon. Entre deux arbres, j'ai vu des montagnes se dessiner au loin. Et l'air était si pur, si clair, que mon regard me laissait entrevoir les roches couvertes de mousse, les neiges éternelles ou les aiguilles de pin couvertes de leur duvet blanc. Je sentais des odeurs que je ne reconnaissais pas, et je vis des fleurs blanches semblables à des marguerites qui tapissaient le sol le long du ruisseau. Au milieu des fleurs était assise une jeune femme. Elle était belle. Belle mes amis, que j'ai compris pourquoi le ciel n'en avait pas : Elles étaient toute dans les yeux de cette femme.

C'était ma fée, celle que je cherchais. Je l'ai su dès que nos yeux se sont rencontrés. Autour d'elle je voyais encore la lumière, qui m'avait tant fait de bien. Elle me raconta que j'avais fait preuve d'un grand courage en osant m'attaquer à la vieille sorcière. Mais que mon courage serait récompensé. Elle me dit que j'étais dans son monde à Elle. Que la sorcière cherchait un moyen d'y entrer pour répandre son mal et sa mauvaise parole. Je suis resté des heures à l'écouter. Peut-être des jours... Puis ensemble, nous avons voyagé dans ce monde. J'ai vu ces montagnes, j'ai pu les toucher. J'ai pu secouer le duvet blanc des pins, pour rire et la faire rire. J'ai pu voir l'Arbre le plus grand de toute mon existence. Si grand que son feuillage masquait le ciel, qu'une seule de ses racines avait la taille d'un village. Ce que j'ai fait là-bas, les défis que j'ai relevés... J'ai grandi, vécu toute une vie à cet endroit.

Maintenant, tout semble être cousu de rêve et de folie... Et ma mère me certifia que je ne suis resté absent à peine une heure. Pour moi... j'ai été jeune et vieux. Fort et sage. C'est là-bas que j'ai cueilli cette fleur. Non loin du grand Arbre. Elle n'a jamais péri, et cela fait bien trente ans que je l'ai. Je la voulais sur moi pour aujourd'hui, car... »

Je me tu. Nul besoin de continuer, nous savions.

J'eus peur des regards incrédules. Mais je ne vis que des visages rêveurs. La lumière de Faerie avait bien des moyens de se refléter, et l'un d'entre eux n'était pas forcément le miroir.

Le Hurleur revint une dernière fois. Il hurla que nous devions charger, que c'était le moment de leur montrer ce que nous pouvions faire. Ce que nous *devions* faire. Nous nous mîmes en position. Je jetais un œil à Roland, il me répondit par un clin d'œil. Gérard avait les lèvres serrées, mais son visage avait repris des couleurs. Ses yeux étaient dans le vague. Mais je savais où il était. Dans mon bosquet. À droite et à gauche, mes autres auditeurs avaient la même expression.

Hurleur hurla. Et nous hurlâmes de tout cœur avec lui, contre lui, et pour ne pas faire dans nos pantalons. Le tonnerre explosa autour de nous, le brouillard nous prit la gorge et les yeux, mais on devait courir. C'est là que je l'entendis pour la première fois. Ce fut relayé par un autre, puis par la voix jeune, mais forte de Roland, puis même Gérard repris. Finalement notre ligne entière le scanda. On ne courrait plus, on volait. On avait même oublié de tirer nos balles. On avançait en prononçant deux mots que je n'aurais jamais cru entendre ici : « Pour Faerie ! Pour Faerie ! »

- Pour Faerie, pour toi ! criai-je en pleurant mes souvenirs improbables.

« Oh mon dieu si elle nous voyait, qu'est-ce qu'elle penserait de nous ? » pensais-je.

Et comme une réponse, qui résonna dans ma tête et sûrement dans celle des autres encore vivants (malheureux Gérard venait de tomber et ne bougeait plus) j'entendis distinctement :

*Vous êtes courageux, et le courage est un prix qui dépasse celui de la vie.*

Après quoi ce fut mon tour d'être soufflé par le plomb, façonné et tiré par l'homme. Frappé par mes frères, alors que j'avais survécu à la vieille peau parcheminée de la sorcière, survécu plus tard à ses assauts de flamme et de glace, à ses monstres sanguinaires et ses créations terrifiantes. J'avais survécu. Jusqu'à la fin.

Une pensée, une dernière, pour finir en beauté, sur une phrase grandiose... Mon Dieu que c'est

dur de penser quand on a mal et qu'on meurt sûrement ! Un visage pas très amical se pencha sur moi, puis il fut remplacé par la pointe d'une baïonnette, celle de Roland. Mais ce n'était plus Roland au bout. Mais ce n'était pas grave, j'avais mes derniers mots à souffler avant :

« J'arrive petit, j'arrive ». Puis la pointe arriva.

Arriva.

Arriva.

*Torcy, le 28 juin 2004*

À la mémoire de Tolkien, dont l'écriture et l'imaginaire m'ont soutenu quand le monde devenait sombre autour de moi. Et me soutien encore : *Faerie existe*.

# Humanité

Le mur est froid.

Sa peinture est écaillée. En dessous, je vois le gris du béton. Dans cette lumière matinale, j'aperçois parfaitement le détail de la crasse qui s'est accumulée. Un bout d'affiche déchirée par les intempéries garde encore quelques bribes d'illustrations. Je pense que c'était une publicité pour du cirage à chaussure. Le temps l'a transformée en hiéroglyphe mystérieux, d'une époque curieuse, étrangère, où l'on pouvait se soucier de la brillance de nos souliers. Une majeure partie de la surface que je contemple est percée, criblée par endroit d'orifice rond, bien découpé. Ma tête se décolle légèrement et je pousse mon regard plus loin.

Elle est là, jeune et jolie malgré son regard actuellement effrayée. Elle aussi a sa tête collée contre le mur glacé. Tremblante. De peur comme de froid sans doute.

Puis une main gantée de cuir me repousse violemment contre le mur. Mon front heurte le béton et saigne. Et malgré tous mes efforts pour l'oublier, je suis contraint d'accepter que je suis debout, face contre un mur froid, couvert d'impact de balles. En mon sein se mélange une terreur terrible dans laquelle se dilue un soupçon de résignation. J'entends à nouveau les respirations haletantes de mes compagnons d'infortune. A ma droite un jeune garçon pleure silencieusement. Lui aussi le visage collé au mur. Les yeux écarquillé, hagard, rempli d'incompréhension. C'est sans doute pire pour lui que pour moi. La pensée ne me soulage pas. Elle me révolte.

Derrière moi, j'entends les bottes qui claquent, les armes qui sont toujours accompagnée de ces déclics huileux quand ils les saisissent. Je ne comprends pas. On nous a vaguement dit qu'il s'agissait d'une punition. Qu'un colonel s'était arrogé le droit de vie ou de mort sur nous, et nous voilà face contre le mur. Je n'en peux plus, j'étouffe. Que ce mur soit le dernier monde que mes yeux contempleront devient une idée qui m'est intolérable. Mur de mort, d'incompréhension, de haine, de vengeance, d'espoir criblé de balle haineuse ou obéissante. Peu m'importe. C'était le mur de la dernière contemplation. Et moi, je refuse.

Je me retourne. Obéissant, je garde ma tête collée contre ledit mur, mais au moins, je vois le monde, je lui fais face. Ma peur est omniprésente. Mes jambes tremblent, mes mains me semblent glacées, mon visage empreint d'une sorte de rigidité, comme s'il prenait de l'avance sur mon sort. Mais au moins, je vois. Heureusement personne ne me regarde. Je vois les hommes qui me font face. Leur casque sali par la poussière, leurs visages trahissant la fatigue, et le masque d'aveugle qu'ils pensent avoir correctement enfilé.

Pourtant leurs yeux trahissent leur humanité. Ils sont vivants. Ils ont une âme. Certains sont aussi pâle que la jeune femme à mes côtés. Ils sont du bon côté du canon, mais c'est tout. D'autres froncent les sourcils, feignant une colère froide pour justifier leur présence ici, debout devant ce mur. D'autres ne regardent même pas. Fixé sur la pointe de leur chaussure, attendant l'ordre fatidique pour affronter la réalité qui entoure leurs semelles. Si je fais abstraction de ma peur, je les plains. Ces humains, entraînés dans cette folie que peu leur pardonneront, y compris eux-mêmes. Je réalise que seul un déclic de pensée les empêche de faire un autre choix. D'être respectueux de la vie. Propagande, idéologie, tout me viens en tête. Moi aussi j'ai mes convictions. Sont-elles bonnes, meilleures que les

leurs ? Que ferais-je pour elles ?

Et soudain je me retourne.

Je préfère faire face au mur. J'ai honte. Je réalise que je ferais sans doute pareil. Que moi aussi je pourrais être de l'autre côté d'un canon, prêt à obéir aveuglément à une conviction profonde. D'ailleurs si tout était inversé, brutalement, là, maintenant ? Si je possédais une arme et qu'un mur s'érigait derrière eux, est-ce que je ne presserai pas la détente ? Ma peur, créature monstrueuse ayant planté ses griffes jusqu'au plus profond de mon être me répond que oui. Je les frapperais chacun d'une balle haineuse et vengeresse pour toute cette mascarade de justice, appliquant moi-même ma propre mascarade en hurlant dans mon cœur *Mais moi c'est juste !* Ce serait ma conviction du moment. Mes yeux se ferment.

Quand je les ouvre à nouveau, c'est moi qui suis toujours contre le mur, pas eux. Et je préfère ça. En moi, je retrouve une certaine sérénité. Une certaine dignité. Je suis prêt. La jolie jeune femme à mes côtés m'observe. Ses yeux ne sont plus emplis de peur, ou d'incompréhension. Un timide sourire viens même affleurer sur ses lèvres légèrement rose. Je tends ma main vers elle. Elle la saisit. Elle est chaude, les miennes doivent être si froides que j'en tremble presque de bonheur. Derrière nous les ordres claquent. Il est temps. Temps de s'effondrer, temps d'oublier. Mais je ne veux pas oublier. Mon cœur bat comme un fou. Il pompe le sang dans un corps bientôt inutile. Des milliers de choses fonctionnent en moi, pour me permettre de voir et de respirer, de penser et de sentir.

Soudain un autre compagnon se jette en avant, rageur. Je le suis du regard. Vengeur, fou de terreur et de colère. Il s'est composé un masque de fermeté pendant que ses jambes mangent l'espace entre lui et les hommes en armes. Après tout, à mi-chemin ou contre un mur, quelle différence ? Il sème une petite panique à lui tout seul. Il saute sur l'un et tente de lui prendre son arme. Il est fauché dans l'instant. Les coups sont secs. Presque autant que le bruit de son corps qui s'effondre sur le bitume craquelé.

Je serre les dents.

Voilà ce que je devrais faire.

Ce serait parfait. Loin du mur, face au monde. Les soldats sont prêts, sur le qui-vive cette fois. Ils épaulent et nous mettent en joue.

L'ordre claque. Je prends la jeune et jolie femme dans mes bras. Une dernière étreinte humaine. Futile. Egoïste. Car je la tue. Je le sais. Le sait-elle ? Non je ne crois pas. Son regard presque reconnaissant de lui avoir permis de vivre ses derniers instants dans une chaleur humaine, et non sur le froid du béton. Quelle ironie, je suis intéressé par son corps. Sa tête rebondit contre la mienne et tout s'éteint. En moi, et en mon cœur.

Je l'ai tuée. Je ne voulais pas mourir alors je l'ai tuée.

Oh, ils sont repassés parmi nous pour nous achever. J'ai vu le jeune garçon avec son air perdu, remplacé par la douleur terrible qu'il devait subir, à mesure que la tache écarlate s'agrandissait sur sa poitrine. Je l'ai vu jusqu'à ce que l'officier l'achève. Mais je n'ai rien dit. Caché sous le corps de ma compagne d'un instant, qui répand son sang protecteur sur moi. Sur mon visage. Des petites pointes chaudes sur ma joue et mon front. L'officier se penche sur nous. Son arme pointée vers mon

visage. Je garde mes yeux fixé au ciel. Je regarde un nuage gris passer au-dessus de moi. C'est toujours mieux qu'un mur non ? Et après tout, est-ce que je veux vraiment vivre après ce que j'ai fait, ou plutôt ce que je n'ai pas fait ?

L'arme s'écarte. Les bottes aussi.

Le nuage s'en va. Il est remplacé par un autre. Des gens viennent. Nous fouillent. Nous dépouillent. Puis nous sommes transportés. Jeté dans un camion. Le corps de la jeune femme reste sur moi encore. Eternel et coupable protecteur de ma personne. Le camion roule. Je bouge légèrement, je me dégage. Lentement. J'aurais voulu la prendre une dernière fois dans mes bras. La regarder. Mais j'ai peur. Peur que le camion ne s'arrête pour terminer le travail. Je rampe et me hisse au-dessus de la fermeture métallique, et je me laisse tomber au sol. Je me reçois mal sur le bras et ressens ma première véritable douleur. Je l'ignore car mon cœur bat comme un fou, pompant le sang à la vitesse d'une balle dans mes veines. Je me ramasse sur mes jambes et je pousse jusqu'au bord de la route pour rejoindre un caniveau. Une partie froide de mon esprit me signale que c'est bien là ma place. Un caniveau.

J'ai survécu. Tant au froid qu'aux soldats. A la guerre qu'à la faim. Mais j'ai succombé à ma culpabilité.

Je n'ai jamais su son nom, à ma protectrice involontaire. Celle que j'ai tuée. Être humain ne m'a jamais paru fardeau si lourd à porter. Car je vois aujourd'hui l'humanité chez tous. Voilà ma croix. Je ne peux plus cracher sur les soldats avec ma haine rageuse et aveugle d'antan. Car si peu de chose nous sépare, au final.

Quelques mots.

Quelques idéaux.

Si peu, finalement. Si peu.

# Postface

Voilà une année entière (ou presque) que je gratte mon clavier dans l'espoir d'avoir le temps de sortir toute les histoires que j'ai dans le crâne depuis tant de temps. De préférence avant que le monde réel ne me tapote gentiment sur l'épaule, en me rappelant qu'il est temps de redescendre sur la planète Terre, que non, écrivain n'est pas un métier d'avenir ni un boulot fait pour moi. Ah ! et qu'il y a un open space qui m'attend, avec son téléphone clignotant digne du tableau de bord d'une certaine voiture parlante de mon enfance...

Rythme et rigueur, encore des domaines que je dois travailler. Profondeur et thématique, sont d'autre domaines que suis supposer attaquer. Mais pour l'instant j'attrape les histoires au fil de l'eau. Comme elles viennent. Parfois il s'agit d'épée, parfois de fusil. Parfois d'une divinité qui fait un tour sur terre, parfois il s'agit d'espace, ou de super héro... Parfois la facilité apparente d'un thème me fait de l'œil, aguicheur, taquin, séducteur. Avant de me prendre dans ses filets et me montrer la vaste étendue de possibilité offerte avec cette simple idée. Bref, je n'ai pas lâché le morceau, et je n'en ai nulle intention avant quelque temps. Non, je mens. Jusqu'à ce que j'en crève et puis c'est tout !

L'Auberge est un texte récent, commencé sur un vieux portable piqué emprunté à mon précédent employeur... dans une voiture en direction de Brocéliande. J'étais supposé faire des corrections d'un de mes romans, mais le cœur n'y était pas. J'en étais à des passages un peu tragique, et je manquais de courage pour m'y atteler. J'ai voulu me détendre, écrire sans me prendre la tête d'un « qu'en dira un éventuel éditeur ? ». Varrik, Cleïa (j'adore son nom...), Neil et les autres ont donc pris leur essort entre deux stations d'essences et béni sur les routes de Bretagne. Je n'ai qu'un seul espoir : que certain passages aient pu vous faire sourire comme moi j'ai pu m'amuser à les écrire.

Sekai, comme je l'avais lâché sur mon blog, est né au comptoir d'un cinéma parisien. J'aime visualiser des choses, et un être immortel doit en voir des vertes et des pas mûres... et je broyais un peu du noir à ce moment là. Donc j'ai simplement laissé le stylo courir et il a pondu les choses tout seul comme un grand. Quand je l'ai retrouvé, un peu epousseté, j'ai découvert un texte qui m'avait touché au final. C'est donc timidement que je l'ai mis sur mon blog, et maintenant ici : c'est une des rares nouvelles qui ont eu de très bon retour.

L'Ascenseur n'est qu'un vieux texte que j'ai pris plaisir à retaper, sans doute plus que je n'en ai eu à l'écrire... l'original était moyen... si vous n'avez pas aimé celui là, je vous laisse imaginer à quoi cela devait ressembler. Seule chose à dire, le Gardien, je ne le visualise pas autrement qu'avec Morgan Freeman dans le costume. C'est le seul et unique personnage que j'ai imaginé en me basant sur un visage réel...

La Fleur est un de mes petis Ovni personnel. Je ne sais pas d'où il vient, pourquoi je l'ai écrit, ni comment. Le texte était là, signé de ma main, avec juste ce petit quelque chose qui me rappelle mon mal-être le jour où j'ai fini de lire le Seigneur des Anneaux pour la première fois. L'impression d'un monde où vous avez passé de merveilleuses aventures, découvert des choses incroyable, mais qui ne sont plus que souvenirs effilochés tressés de regrets. Au fait, je doute vraiment que la baillonnette branlante *non réparée* de Roland puisse faire du mal à qui que ce soit...

Si vous avez lu jusque là, merci à vous, et je vous en serai encore plus reconnaissant ~~si vous me faisiez un chèque d'un million de dollar~~ si vous pensez à laisser un petit mot en commentaire, sur le site d'Amazon... peu importe qu'il soit positif ou négatif, savoir que certains n'ont pas craqués à la deuxième page du texte est toujours une euphorie dont je ne me lasse pas.

Retrouvez certains de ces écrits ainsi que d'autre sur <http://kanebanway.wordpress.com/>

Merci...



# Du même auteur...



Que se passe-t-il quand votre tête princière semble être mise à prix et attire toute sorte de mercenaires ?

Sur qui compter quand votre escorte se résume à une fée guerrière qui supporte mal les humains et un barde qui semble aussi doué pour le chant que pour la cuisine ?

Traversez la route en leur compagnie, longez l'Arn, la rivière argentée et rencontrez les curieux habitants du bois du Lorient, ses créatures chaleureuses, et celles plus vénéneuses... Découvrez ce qu'il y a de pourri en cet endroit où le voile entre les mondes est si fin...



Les échos de la guerre se sont taris, pourtant le Nord reste agité. Des régions entières ne donnent plus signe de vie, pendant que Maerlyn et Dusk s'interrogent sur ce qui a pu motiver les choix extrêmes de la précédente souveraine du Sidhe...

Suite directe de "Dusk", "Le Dévoreur" vous emmènera d'un monde à l'autre... Quittons les berges de l'Arn et les sous bois du Lorient, il est temps de prendre l'air, et de découvrir ce qui menace de dévaster un univers entier...



Bienvenue au Poney Fringuant ! Varrik son tenancier se fera une joie de vous offrir sa goûteuse bière pendant que vous ferez connaissance avec sa clientèle...des plus charmante !

Entre une épée enchantée réduite en esclavage et des elfes alcoolique, prenez un tabouret et prenez un instant pour vous reposer....boire, vomir, et rire des malheurs des héros masochiste...

Parfois, l'aventure ne nécessite pas toujours de franchir une porte !

Par la suite, s'il vous reste encore une station de train à parcourir (ou un repas en fin de digestion...), quelques nouvelles courtes :  
- Sekaï, où les tribulations d'un être immortel ou divin... et son regard sur notre monde.

- [- La Fleur, quand Faerie s'invite dans les tranchées de la première guerre mondiale.](#)
- [- L'Ascenseur, ne raccompagnez pas toujours vos amis après une fête...](#)
- [- Humanité, les derniers instants d'un condamné à mort.](#)

Bonne lecture (je l'espère !) à vous...

# Table of Contents

## L'Auberge

1. Éclairage
2. Erreur de Jeunesse
3. Le Dernier Repos
4. Chantage affectif
5. Jeu, set et au lit.
6. Recherchée
7. Barbare
8. Guerre Punitive
9. Héros
10. Boire ou mourir, il faut choisir.

## Sekai

## L'Ascenseur

## La Fleur

## Humanité

## Postface

## Du même auteur...